WIKIPÉDIA
L'encyclopédie libre

Jésus de Nazareth

Jésus de Nazareth est un Juif de Galilée, né entre l'an 7 et l'an 5 av. J.-C.[1]. Il apparaît dans le cercle de Jean le Baptiste avant de s'engager, entouré de quelques disciples, dans une courte carrière de prédication itinérante de deux à trois ans, essentiellement en Galilée, en pratiquant guérisons et exorcismes. Il suscite engouement et ferveur, s'attirant la méfiance des autorités politiques et religieuses, avant d'être arrêté, condamné et crucifié vers l'an 30 à Jérusalem pendant la fête juive de la Pâque, sous l'administration du préfet Ponce Pilate[2].

L'annonce de sa résurrection par ses disciples, qui le reconnaissent comme le Messie ou le Christ et transmettent son histoire et ses enseignements, donne naissance au christianisme primitif. Pour les chrétiens, celui qu'ils appellent Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Messie annoncé dans l'Ancien Testament et envoyé aux hommes pour les sauver. Dans l'islam, Jésus de Nazareth, appelé *Īsā*, est considéré comme un prophète majeur.

Le retentissement de son message, transmis par les différentes Églises chrétiennes, et les interprétations auxquelles il a donné lieu, ont influencé différentes cultures et civilisations au cours de l'Histoire. Il a inspiré une importante production théologique, littéraire et artistique. Sa naissance est prise comme origine conventionnelle des calendriers julien — depuis le VIe siècle — et grégorien, et le dimanche, devenu jour de repos hebdomadaire en célébration de sa résurrection, adopté au-delà de la chrétienté. Cette importance contraste avec la brièveté de sa prédication et le peu, voire l'absence de traces historiques conservées à son sujet. Ainsi, lorsqu'il aborde la question de Jésus de Nazareth, l'historien « sait qu'il n'est nullement en mesure de révéler ce qui a vraiment été fait ou ce qui a vraiment été dit par ce personnage »[3]

Jésus de Nazareth

Fresque du IIIe siècle dans la catacombe de Saint-Calixte à Rome, représentant Jésus de Nazareth en Bon Pasteur criophore[n 1].

Naissance	vraisemblablement vers -7/-5
Décès	vraisemblablement 30 ou 33 Jérusalem, province romaine de Judée.
Ascendants	Marie (mère), Joseph
Famille	frères : Jacques le Juste, Joseph, Jude, Simon

Étymologie et dénomination

Jésus

Jésus, en grec Ἰησοῦς / *Iēsoûs*, vient de *Yehoshua*[4,5] (hébreu : יהושע), à travers sa forme abrégée *Yeshua*[6] (hébreu : ישוע). *Yeshua* signifie « Sauveur »[7] et *Yehoshua* est un nom théophore qui signifie : « Dieu (YHWH) sauve[8] ». La Septante (rédigée en grec) utilise également le nom de *Iesoûs* pour désigner Josué, lieutenant et successeur de Moïse[9]. Le nom était généralement prononcé « Yeshua » mais vraisemblablement « Yeshu » dans la prononciation galiléenne[10].

« Jésus » est un prénom courant dans la Palestine du Ier siècle[10] : il est le sixième nom masculin[n 2] le plus fréquent à cette époque[11]. Il est par exemple attesté pour *Jésus Ben Sira*, l'auteur du *Siracide*, pour un fils d'Éliézer dans l'Évangile selon Luc[v 1] ou encore pour Barabbas, le chef de guerre libéré par Ponce Pilate selon certaines versions de l'Évangile selon Matthieu[12]. L'historien juif Flavius Josèphe mentionne vingt individus prénommés de la sorte[10], dont une dizaine à l'époque de Jésus de Nazareth[13].

Dans le Nouveau Testament, Jésus est qualifié plusieurs fois en grec de Ναζωραῖος / *Nazōraîos*, « Nazôréen »[n 3]. Ce terme est discuté[14] et peut venir de l'hébreu *nsr* qui signifie « celui qui observe [la Loi] » ou de *nzr*, « celui qui se consacre [à Dieu] », ou encore « rejeton » (d'Israël). Le nom de *nazôréen* servira par la suite à désigner un courant juif en Palestine[n 4] qui croit en la messianité de Jésus[15]. On trouve également parfois Ναζαρηνός / *Nazarēnós*, « Nazarénien »[n 5] qui est « l'homme du village de Nazareth[n 6] », et qui, selon certains chercheurs, ferait référence à une naissance dans ce village[16]. D'autres théories existent encore[17], comme celle faisant référence à son rattachement à une hypothétique communauté de nazirs[18]. Dans les Évangiles, aucune de ces dénominations n'est utilisée par Jésus lui-même ou par ses disciples[19].

Titulatures dans le Nouveau Testament

Jésus ne semble pas s'être attribué de titres, à l'exception du mot «Fils », et avoir gardé un silence absolu sur son identité[20]. Il est néanmoins nommé de multiples façons dans la littérature néotestamentaire, chacun de ses noms et titres suggérant une façon dont ont pu l'appréhender ou le considérer ses différents interlocuteurs puis, dans la mesure où l'essentiel de cette titulature a été composée après sa mort, des diverses communautés chrétiennes dont sont issus ces textes[20].

Parmi les différents titres appliqués à Jésus, on trouve le terme « Rabbi », ou le terme proche en araméen « Rabbouni »[n 7], qui signifie au Ier siècle le « maître » pharisien, au sens « maître et philosophe » d'un groupe pharisien[21] ; on trouve également les titres de « Maître » — au sens d'« enseignant » —, de « Prophète attendu», de « Juste », de « Saint », de « Messie-Christ », de « Fils de David » — déjà employés pour des personnages de la Bible hébraïque —, de « Roi des Judéens », de « Juge eschatologique», de « Berger » ou de « Pasteur », de « Seigneur » ou encore de « Serviteur », qui semble être l'un des plus anciens de ces titres[20]. L'Évangile selon Jean rapporte que la croix de son exécution était surmontée d'un *titulus* qui portait l'inscription INRI signifiant « Jésus le nazôréen, Roi des Juifs »[n 8,v 2].

L'expression « Fils de l'homme » que s'attribue à plusieurs reprises Jésus lui-même dans les évangiles[22] se trouve précédemment dans la littérature hébraïque, dans le Livre des Psaumes[v 3], où elle désigne l'homme ordinaire. Chez le prophète Ezechiel[v 4], le Fils de l'homme définit la fonction prophétique. Dans le Livre de Daniel[v 5], elle s'applique au statut messianique[v 6].

Sa désignation comme « Christ » (du grec χριστός / *christós*, traduction de l'hébreu : *מָשִׁיחַ - mashia'h*, Messie, signifiant « l'oint [du Seigneur] ») a une forte connotation politique et religieuse dans l'espérance messianique de cette époque. De son vivant, Jésus interdit à ses disciples de dire à quiconque qu'il est le Messie[v 7].

Enfin, Jésus est aussi désigné comme « Fils de Dieu » par le tentateur[v 8], par les démons qui sortent des possédés[v 9], par ceux qui le découvrent comme tel[v 10] ; et lors de son procès[v 11].

Biographie

Sources

La biographie de Jésus de Nazareth est très mal connue. La principale source d'information vient des textes rédigés vraisemblablement entre 65 et 110[23] qui seront appelés « Évangiles » vers 150[2], textes dont le but n'est pas historique mais apologétique, et dont l'interprétation en termes de biographie historique est souvent hasardeuse. Michel Quesnel souligne que « les Évangiles ont retenu de la vie de Jésus un certain nombre de scènes et de paroles qui sont avant tout témoignages de foi et dont l'historicité peut à bon droit être questionnée »[24].

La Palestine au temps de Jésus.

Les éléments biographiques se résument à peu de choses, au point que théologiens et exégètes ont pu parler de « mystère de Jésus ». Néanmoins, la documentation sur Jésus s'avère souvent plus riche que pour beaucoup de personnages importants de l'Antiquité, même si une certaine unilatéralité des sources la soumet à une exigence de critique littéraire et historique[25].

Le croisement des différentes traditions néotestamentaires permet de présenter des éléments épars qui proposent, mis ensemble, une approche biographique plus étoffée afin de percer le « mystère de Jésus » qui résulte moins, selon Étienne Trocmé, de « la création plus ou moins artificielle des générations postérieures » que du « comportement du Nazaréen, tout voué à son humble tâche, mais convaincu de détenir pour cette mission une autorité exceptionnelle venue de Dieu ». Cependant, ce mystère qui « dicte déjà les tâtonnements des évangélistes et des théologiens du Ier siècle », ne sera « jamais définitivement éliminé, pas plus par les historiens que par les théologiens »[26].

Origines

La vie de Jésus avant sa prédication est particulièrement peu accessible à l'histoire dans la mesure où « les sources qui pourraient […] permettre de dire quoi que ce soit sur [sa] naissance, sa famille, son éducation, peuvent être qualifiées au mieux de « très minces », sans qu'il soit nécessaire pour autant de tomber dans un scepticisme total[27].

S'il est communément admis que Jésus est un Juif galiléen dont la famille est originaire de Nazareth[n 9], le lieu et la date de sa naissance ne sont pas connus avec certitude[28] et ne le seront probablement jamais, car les récits des Évangiles de l'enfance relèvent surtout de théologoumènes de la part des auteurs bibliques qui ont plus une visée doctrinale qu'un souci historique[29,30]. Appartenant au registre littéraire du merveilleux et à la théologie métaphorique[n 10], les récits évangéliques de la naissance de Jésus — qui légitiment celui-ci dans l'histoire d'Israël en déroulant [31] un arbre généalogique[v 12] — sont des constructions tardives[32] qui se font l'écho, par leur cortèges d'évènements miraculeux, des récits de naissance d'hommes exceptionnels de la littérature judéo-hellénistique auxquels les lecteurs de l'Antiquité sont familiers[n 11].

Concernant la localité qui a vu naître Jésus, la majorité des historiens penchent pour le berceau familial de Nazareth[33], où il passera toute sa jeunesse[34]. Concernant les récits de Luc et Matthieu qui situent chacun la naissance de Jésus à Bethléem en Judée[v 13] les exégètes penchent généralement pour une rédaction plutôt théologique que factuelle[35], destinée à établir l'origine davidique de Jésus[36]. En effet, la naissance à Bethléem, « ville de David »[v 14], permet d'accomplir la prophétie de Michée[v 15] selon laquelle le Messie sera issu de cet endroit[37]. Néanmoins, certains chercheurs considèrent une naissance à Bethléem plausible[38] ; d'autres encore ont évoqué le village de Capharnaüm[39] qui apparaît dans les évangiles comme le centre de sa mission, voire la bourgade de Chorazeïn, à laquelle Jésus semble particulièrement attaché[40].

L'année de sa naissance n'est pas non plus connue précisément. Les dates retenues peuvent osciller entre 9 et 2 av. J.-C.[n 12]. Les évangiles selon Matthieu et selon Luc la situent sous le règne d'Hérode Ier le Grand dont le long règne s'achève en 4 avant notre ère[n 13]. L'estimation généralement retenue par les historiens actuels va de 7[2] à 5 avant notre ère[41].

Naissance du Christ, Mosaïque de la chapelle palatine de Palerme, v. 1150.

Il est paradoxal que Jésus de Nazareth puisse être né « avant Jésus-Christ » : l'origine de l'ère chrétienne est en effet censée être la naissance du Christ. Mais cet *Anno Domini* qui ne s'est imposé progressivement en Europe qu'à partir du XIe siècle[41], a été fixé d'après les travaux du moine Denys le Petit réalisés au VIe siècle, que l'on sait à présent être erronés[42] et, si le calendrier historique a été précisé depuis, son origine conventionnelle n'a pas été modifiée[n 14].

La naissance de Jésus (la Nativité) est traditionnellement fêtée le 25 décembre, à Noël, mais cette date est entièrement conventionnelle, et n'a rien d'un « anniversaire ». Elle aurait été fixée dans l'Occident latin au IVe siècle, peut-être en 354[n 15], pour coïncider avec la fête romaine de la naissance de Sol Invictus[43], célébrée à cette date à l'instar de la naissance du dieu Mithra, né selon la légende un 25 décembre[44] ; le choix de cette fête permettait une assimilation de la venue du Christ — « Soleil de justice » — à la remontée du soleil après le solstice d'hiver[45]. Avant cette date, la Nativité était fêtée le 6 janvier et l'est encore par l'Église arménienne apostolique, alors que l'Église catholique romaine y fête aujourd'hui l'Épiphanie[46], la visite des mages à Jésus peu après sa naissance, ou la « théophanie », le baptême de Jésus dans le Jourdain, événement que les plus anciennes Églises pré-romaines utilisaient comme acte de « naissance » du Christ. Les Pères de l'Église ne se sont pas opposés à ce syncrétisme à propos de la Nativité, considérant que ce choix calendaire ne pouvait donner lieu à des hérésies théologiques et qu'il confirmait la venue du Messie annoncé comme l'« astre levant »[v 16] et comme le « soleil de justice » par le prophète Malachie[v 17]. Noël s'est ainsi substituée aux célébrations de la fête païenne d'autant plus aisément que, les références bibliques aidant, s'est développée pour qualifier métaphoriquement le Christ nouveau-né toute une symbolique du « vrai soleil », du « nouveau soleil » resplendissant sur le monde[47].

Famille

Jésus est connu comme « le fils de Joseph le charpentier »[n 16] et « le fils de Marie ». Les évangiles selon Matthieu et selon Luc professent une conception « par la vertu du Saint-Esprit »[v 18] qui ouvrira plus tard sur des débats théologiques très disputés au sein des communautés chrétiennes concernant la virginité de Marie. L'évangile selon Luc[v 19] évoque Joseph, père adoptif de Jésus qui, en assumant sa paternité, rattache ce dernier à la lignée de David[48]. Luc et Matthieu rapportent la tradition de la conception virginale probablement afin d'accomplir le texte prophétique et de répondre aux rumeurs et aux accusations lancées par des Juifs non chrétiens à propos de la naissance illégitime de Jésus (accusations qui se retrouvent notamment chez Celse et dans les Toledot Yeshou). Selon Bruce Chilton (en), comme pour Daniel Marguerat[49], son statut au regard de la loi juive et de son entourage a pu être celui d'un *mamzer* (enfant illégitime) et « a provoqué les interprétations disparates de sa naissance articulées dans le Nouveau Testament et la littérature rabbinique »[50].

Jésus est le « premier-né »[v 20] de cette famille[51], appartenant à un milieu artisanal[n 17] peut-être aisé[n 18], traditionaliste, pieux[52] et proche du Temple — voire lévite[53] ou peut-être même sacerdotale[n 19] —, liée à un clan de nazôréens qui attendent l'apparition d'un « fils de David » en son sein[54]. Les évangiles mentionnent l'existence de « frères et sœurs » qui « apparaissent[v 21] pour montrer que Jésus n'a rien d'extraordinaire puisque sa famille est bien connue »[55]. Jésus, dont le nom évoque le successeur de Moïse, compte au moins deux sœurs dont le nom est inconnu et quatre frères dont deux — Jacques/Jacob et Josès/Joseph— portent le nom de patriarches et les deux autres — Jude et Simon — celui de Judas et Simon, héros de la révolte des Macchabées, semblant attester de la fidélité de la famille à l'identité religieuse et nationale d'Israël[56]. Si Jésus semble avoir eu des tensions avec sa famille qui « ne croyait pas en lui »[v 22] et dont il se sépare pour pratiquer l'itinérance et peut-être pour rejoindre Jean le Baptiste[57], il n'en demeure pas moins que la mère de Jésus et ses frères jouent un rôle particulier dans la première communauté d'adeptes dès après la disparition de celui-ci[58] et que Jacques occupe une place prééminente bien attestée au sein de la communauté de Jérusalem[59].

La question des liens de parenté de Jésus avec ses « frères » et « sœurs » a été disputée à partir du IIe siècle[60] avec l'élaboration du concept de virginité perpétuelle de Marie[n 20] qui rend la présence d'une fratrie gênante : l'Évangile de l'enfance appelé Protévangile de Jacques, aux alentours de 180, « tente astucieusement » de faire de la fratrie de Jésus des « demi-frères » et des « demi-sœurs » nés d'un premier mariage de Joseph[60] tandis que, à la fin du IVe siècle, Jérôme de Stridon, est le premier Père de l'Église à argumenter contre une fratrie au profit de « cousins »[60]. Cette dernière option, qui mettra du temps à s'imposer dans la mesure où Eusèbe de Césarée au début du IVe siècle parle encore de « race du Sauveur » et que le dogme de la virginité perpétuelle n'est proclamé qu'au milieu du VIIe siècle[61], est devenue la doctrine de l'Église catholique romaine[62] tandis que les orthodoxes ont opté pour les « demi-frères et sœurs » issus d'un premier mariage de Joseph[63] et les protestants, après avoir suivi la position hiéronimienne, reconnaissent tantôt des frères, tantôt des cousins[63].

À la suite des travaux de l'exégète catholique John P. Meier[64] qui analysent l'argumentaire de Jérôme[n 21], la plupart des exégètes critiques et historiens contemporains[65] considèrent que rien n'exige de comprendre les frères et sœurs de Jésus autrement que dans le sens le plus strict des mots[66] ainsi que rien ne permet de soutenir que cette fratrie n'a pas été biologique[67] comme l'affirme unanimement la documentation canonique[68], ce qui n'empêche pas certains auteurs essentiellement catholiques de défendre l'explication de Jérôme[69].

Enfance

L'Évangile selon Luc raconte comment, huit jours après sa naissance, il a été nommé « Jésus » et circoncis[v 23] conformément à la loi juive[n 22] lors de la « présentation au Temple ». L'Évangile selon Matthieu expose un événement connu comme le « massacre des Innocents ». Né de l'imagination hagiographique du rédacteur matthéen[70], cet épisode met en scène Hérode, prenant peur pour son pouvoir, qui décide de faire tuer tous les premiers-nés de son peuple. Il peut s'agir d'une réactualisation de l'histoire de Moïse persécuté par Pharaon, peut-être fondée sur une réminiscence historique[71]. Les parents de Jésus fuient alors avec leur enfant dans une séquence appelée la « Fuite en Égypte » qui inspirera une importante production apocryphe[n 23] et influencera la tradition copte. L'évangile selon Luc rapporte encore un incident probablement légendaire[72] au cours duquel, quand il a douze ans, ses parents cherchent Jésus qu'ils retrouvent en conversation avec les docteurs du Temple de Jérusalem.

La Présentation au Temple, Giovanni Bellini, 1500, Kunsthistorisches Museum, Vienne.

La biographie de Jésus avant le début de sa vie publique, telle qu'elle est relatée par les évangiles canoniques, ne consiste qu'en très peu de faits, disséminés dans différents passages. Ces évangiles cherchant en effet à concilier les courants docétistes et adoptianistes, ils ne peuvent admettre des « outrances si ostensiblement contraires à l'incarnation »[73], telle celle de Jésus enfant aidant ses parents, si bien que Luc imagine qu'il « croissait en sagesse et en grâce »[v 24] ; telle celle de Jésus apprenant à lire alors qu'il est le Verbe de Dieu. Ces récits privent Jésus de son enfance, ce qui donne l'opportunité aux apocryphes de l'enfance[n 24], traités pédagogiques, livres de catéchisme et à l'iconographie chrétienne de combler les vides en imaginant de nombreuses scènes de l'enfance[74]. Ce sont des écrits apocryphes qui par exemple précisent le nom et le nombre des « rois mages »[75], ou décrivent les parents et la naissance de Marie[n 25].

Jésus endormi sur la croix, Orazio Gentileschi, XVIIe siècle.

Premières années

Il n'y a quasiment aucun élément entre les récits de la naissance de Jésus et sa vie publique, encore moins entre l'âge de douze ans et celui de trente ans, début de son ministère. Cette période lacunaire, appelée la « vie cachée de Jésus », a conduit à la composition d'un certain nombre de textes apocryphes qui ont beaucoup brodé sur le canevas originel. Ces textes, non canoniques, participent pourtant de la mythologie chrétienne[n 26], et ont inspiré une importante production littéraire et artistique.

Cette vie cachée est présentée comme un apprentissage de Jésus auprès de son père putatif Joseph : apprentissage spirituel, c'est-à-dire une formation religieuse mais aussi apprentissage manuel dans l'atelier de son père « charpentier » (*tektôn*). Le terme grec qui désigne ce métier est ambivalent — pouvant également signifier « menuisier », « maçon », « artisan » ou encore « constructeur »[76] — aussi est-il difficile de déterminer la profession de Jésus présenté comme « le *tektôn* fils de Marie »[v 25]. Cette période peut également avoir représenté pour Jésus plusieurs années où il a joué un éventuel rôle de chef de la famille après le décès de Joseph[n 27].

La bourgade de Nazareth ne compte à l'époque de Jésus que deux à quatre cents habitants. Étant trop petite pour assurer la subsistance d'un charpentier, il est possible que Joseph et ses fils aient offert leurs services ou trouvé du travail à Sepphoris, ancienne capitale de Galilée en plein travaux de reconstruction, ou dans d'autres grandes villes galiléennes (Arraba, Magdala ou Tibériade)[77]. Pourtant, les évangiles ne mentionnent pas ces villes, ce qui pourrait suggérer que Jésus les ait évitées pendant son ministère, d'autant plus qu'il fuit généralement les grandes agglomérations. Flavius Josèphe rappelle l'hostilité des Juifs à l'encontre des villes jugées trop cosmopolites ou abritant des places fortes romaines, l'occupant méprisé[78]. La culture urbaine, friande de modernité, choque également la mentalité villageoise plus traditionnelle et il se peut que Jésus, issu d'une famille nombreuse du milieu semi-rural de Nazareth, soit imprégné de cette mentalité. S'il faut cependant se garder de l'image traditionnelle d'un Jésus pauvre paysan galiléen, la polysémie du terme *tektôn* laisse la voie à de nombreuses interprétations : Jésus a pu tout aussi bien appartenir à un milieu modeste d'artisan charpentier[79] qu'à une moyenne bourgeoisie d'entrepreneurs qui a profité des grandes voies de communication romaines telle la Via Maris, et des importants chantiers urbains entrepris par Hérode Antipas dans la région. Dans cette optique, Joseph aurait été un entrepreneur se chargeant, avec ses fils et quelques salariés, de la construction d'édifices entiers[80].

En plus de leur activité principale, Joseph et ses enfants ont peut-être cultivé également un lopin de terre comme le faisaient, si l'on en croit Eusèbe de Césarée, les petits-enfants de Jude (frère de Jésus) qui ont pu hériter de la ferme familiale[81], ce qui expliquerait les paraboles de Jésus qui ont le plus souvent trait à l'agriculture (champs, semences, etc.)[82].

L'hypothèse d'une jeunesse passée dans une communauté religieuse, peut-être proche des esséniens, est parfois évoquée[83] et reste peu probable[84].

Langue

À l'époque de Jésus, deux grandes langues véhiculaires se partageaient le monde gréco-romain, se superposant aux parlers locaux : le grec sur les pourtours de la Méditerranée, jusqu'à Rome, et l'araméen en Syrie et en Orient[n 28]. Ces deux langues se retrouvaient en Palestine : l'araméen était parlé en Galilée et vraisemblablement dans les campagnes de Judée. Mais le grec avait également pénétré la Judée depuis la côte et ses villes hellénistiques comme Césarée et les juifs hellénistes de la Diaspora avaient des synagogues à Jérusalem[85]. Ainsi le degré d'hellénisation de la Galilée, terre de passage où se croisaient marchands phéniciens et grecs, est diversement envisagé selon le degré d'urbanisation qu'y voient les chercheurs[86]. Si on s'accorde pour dire que le grec était la langue de l'administration et de l'élite économique ou culturelle, certains pensent néanmoins que la majorité des Galiléens ne le parlaient pas, voire ne le comprenaient pas[87].

L'hébreu était quant à lui la langue sacrée des juifs, dans laquelle on lisait les Écritures et chantait les psaumes. Il était peut-être encore vivace dans les familles liées au sacerdoce et les milieux cultivés. Pour ceux qui ne comprenaient plus l'hébreu, un « targoum » en araméen pouvait accompagner la lecture des Écritures[88]. Si l'on retient une appartenance sacerdotale ou lévite de la famille de Jésus, ce dernier, par son père et par la fréquentation de la synagogue, a pu apprendre l'hébreu[89] : des passages de la littérature canonique chrétienne suggèrent qu'il le lisait[v 26] mais aussi, peut-être, l'écrivait[v 27, 53].

Ainsi, pour sa part, Jésus s'exprimait-il vraisemblablement dans un dialecte araméen parlé par les paysans de Galilée[88] mais pouvait se servir de l'hébreu liturgique dans les discussions avec les scribes[90]. Pour son usage du grec, il y a débat : certains chercheurs estiment que rien n'indique qu'il parlait cette langue[91] dans la mesure où certains de ses disciples semblent avoir dû jouer le rôle d'interprètes[v 28] ; cependant un nombre croissant de spécialistes estiment probable qu'il l'utilisait au moins occasionnellement[92].

La Galilée

Province romaine de Judée au Ier siècle.

À la différence de la Judée, qui, avec la Samarie et l'Idumée, constitue une région de rang quasiment provincial[93], la Galilée n'est pas directement administrée par les Romains mais fait partie des possessions[94] de l'ethnarque Hérode Antipas, dont le long règne de quarante-trois ans, qui s'achève en 39, recouvre presque toute la vie de Jésus[95]. Le territoire bénéficie donc d'une relative autonomie, tant que le tribut est payé aux autorités romaines. Les ressources d'une agriculture florissante y sont complétées par des activités de pêche dans le lac de Tibériade, également appelé « mer de Galilée » ou encore « mer de Génésareth », dont les abords constituent le cadre des prédications de Jésus. Ce territoire est entouré de populations non juives : à l'ouest, la Galilée est bordée par le littoral hellénisé, au nord par la Phénicie, à l'est par la Décapole qui s'étend partiellement jusqu'au sud avec la ville de Scythopolis[96], et la frontière méridionale de la Galilée jouxte l'inamicale Samarie, ce qui pousse les Galiléens à emprunter le mince couloir judaïsé que constitue la vallée du Jourdain pour se rendre en pèlerinage à Jérusalem[95].

Les Galiléens, réputés belliqueux, chauvins et courageux, y sont souvent moqués pour leur dialecte et leur accent, signe d'importantes différences culturelles avec les Judéens, qui se montrent méprisants à leur égard[v 29]. Entraînés à la guerre depuis leur enfance[97], ils sont réputés pour leur bravoure et le nord montagneux et accidenté constitue un refuge idéal pour les fomentateurs de révoltes, à l'instar des zélotes ; la province est le théâtre de troubles pendant plus d'un siècle dès la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C.[95]. Certains chercheurs font de la région un foyer du pharisianisme[98] mais d'autres situent plutôt ce foyer à Jérusalem[99]. Il est néanmoins vraisemblable qu'un prédicateur à la réputation messianique originaire de Galilée passe pour un personnage inquiétant à Jérusalem auprès de ceux qui sont soucieux de ménager les bonnes relations avec l'autorité romaine[95].

Judaïsme de Palestine

La Palestine du Ier siècle[100] connait une grande effervescence politico-religieuse où se croisent plusieurs courants témoignant d'une « extraordinaire explosion de créativité réformatrice et purificatrice »[101] dans une société en proie aux bouleversements politiques et sociaux : la région connait à l'époque de nombreuses révoltes religieuses à connotation prophétique voire messianique, que les autorités romaines perçoivent plutôt comme des phénomènes politiques[102] ; elles n'hésitent d'ailleurs pas à parfois déployer les troupes avec une « insensibilité dévastatrice »[103]. Néanmoins, la présence du pouvoir romain reste relativement discrète et ne se fait ressentir qu'au moment de la collecte des impôts, de la construction des routes ou à travers la présence de forces de l'ordre cantonnées au palais d'Hérode ou à la forteresse d'Antonia[103].

Le judaïsme « n'y est pas tant une religion […] [qu]'un peuple dont la particularité s'exprime par des pratiques et des symboles »[104] mais qui n'a pas d'uniformité dans son expression religieuse et présente diverses tentatives d'actualiser les lois mosaïques et de vivre la Torah[105]. De leur côté, à cette époque, les samaritains constituent un groupe très distinct du judaïsme[106].

Formés probablement depuis l'époque de la Révolte des Maccabées[107] vers le milieu du IIe siècle av. J.-C., trois courants — ou « sectes » —[108] dominent la vie religieuse au début de notre ère, qui développent au-delà de leurs positions religieuses, des positions politiques : les sadducéens, dont les membres sont généralement issu de l'aristocratie sacerdotale, enclins aux compromis avec les puissances dirigeantes pour maintenir leur pouvoir ; les pharisiens, courant nationaliste non violent, piétiste, à connotation eschatologique[109], traversé par de profondes dissensions et dont les membres se recrutent au sein de la bourgeoisie, particulièrement dans les rangs des scribes ; enfin, les esséniens — que ne mentionnent pas les écrits néotestamentaires — une forme originale de judaïsme[110] dont les membres vivent en communauté à l'écart de Jérusalem et du Temple, porteurs d'un radicalisme eschatologique vécu dans l'ascèse et la pureté rituelle.

En sus de ces trois groupes, un courant plus politique, messianique et d'un nationalisme « exaspéré »[111], proche des pharisiens mais professant un interventionnisme actif contre l'occupation étrangère[102] et n'admettant d'autre roi que Dieu est décrit par Flavius Josèphe sous le nom de « zélotes » comme la « quatrième philosophie »[112] du judaïsme[113].

À côté de ces courants, il existe également un parti appelé « hérodien » dans le Nouveau testament, composé d'élites — peut-être sadducéennes — partisanes de la politique d'hellénisation et de la coopération avec le pouvoir romain[114]. D'une manière générale, il semble que le bas-clergé était plutôt opposé aux Romains à la différence du haut-clergé[106].

L'époque connait également l'émergence de courants messianiques[115] et prophétiques, ainsi que, parmi ces derniers, des groupes baptistes, probablement assez répandus dans les couches populaires à l'écart des villes et dont le prédicateur le plus connu est Jean le Baptiste[116].

Vie publique

Baptême de Jésus, évangéliaire de l'abbesse Hitda von Meschede (vers 1050), Hessische Landesbibliothek, Darmstadt.

La durée du ministère de Jésus[117] n'est pas précisément évoquée dans le Nouveau Testament mais celui-ci explique qu'il a débuté alors que Jésus avait « environ trente ans »[118,n 29]. Les traditions chrétiennes primitives se partagent à ce sujet généralement entre un ministère d'environ un an à environ trois ans[n 30], déduites du nombre de montées à Jérusalem pour la Pâque : une seule pour les synoptiques mais trois pour Jean[120]. La recherche contemporaine s'accorde, avec des nuances, sur un ministère compris entre un et quatre ans[121], avec un consensus significatif envisageant une période de deux à trois ans[122].

Les lieux cités dans les évangiles situent son action de part et d'autre du lac de Tibériade, principalement en Galilée (dont il est ressortissant) et dans la Décapole, avec quelques passages en Phénicie (Tyr et Sidon) et en Trachonitide (Césarée de Philippe). Il semble qu'il soit à cette époque considéré comme un habitant de Capharnaüm[v 30]. Il se rend également en Judée, généralement pour aller à Jérusalem à l'occasion de fêtes juives ; mais on peut noter un séjour plus prolongé en Judée au début de sa vie publique, alors qu'il était considéré comme un disciple de Jean le Baptiste[v 31].

Les pays à population juive de l'époque étaient la Galilée et la Judée, séparées par la Samarie dont les habitants étaient considérés comme non-juifs. Jésus est perçu comme un étranger en Judée : l'accent des Galiléens les fait reconnaître[v 32], et il y suscite une franche hostilité[v 33] de la part des Judéens (parfois désignés par le terme « juifs »[123] alors que les Galiléens sont également des pratiquants de la Loi de Moïse[124]).

La chronologie de cette période de vie publique est extrêmement confuse : les évangiles synoptiques présentent les épisodes parallèles dans des ordres parfois différents, et ils n'ont pas la même chronologie que celui de Jean, ce qui interdit évidemment d'interpréter le déroulement de l'un ou l'autre des récits comme celui d'une logique purement temporelle. On considère néanmoins que c'est le baptême de Jésus par Jean le Baptiste qui marque l'ouverture de son activité publique.

Jean le Baptiste

Le Jourdain et ses rives, de nos jours.

Vers 30 ans, Jésus rejoint Jean le Baptiste, un prédicateur populaire des milieux baptistes[125] qui dénonce la pratique formaliste des milieux sacerdotaux dont il est peut-être lui-même issu[n 31]. Jean prêche en se déplaçant dans le désert de Judée, sur les bords du Jourdain, et le Nouveau Testament l'identifie à un « nouvel Élie »[n 32].

Jésus reçoit le baptême que Jean administre pour le pardon des péchés à ceux qui reçoivent son message favorablement, en une immersion dans l'eau vive qui prépare au règne messianique et à l'imminence du Jugement divin[126]. Cette pratique diffère fondamentalement de celles des esséniens, tant dans son aspect rituel que dans la doctrine qui la sous-tend : celle-ci, que l'on peut définir comme une idéologie propre, « n'occupe aucune place dans les manuscrits de Qumrân »[126].

Il est possible que Jésus ait été transitoirement le disciple du Baptiste quand, au tout début de sa vie publique, on le voit simplement « annoncer le Royaume de Dieu » comme le faisait Jean. Mais il apparaît des divergences[127], voire des tensions[v 34], entre Jésus et Jean-Baptiste, quant à leurs conceptions respectives du règne de Dieu, même si c'est bien aux côtés de Jean que Jésus mûrit sa mission[128]. Par ailleurs, la communauté chrétienne, qui envisage le Baptiste comme un précurseur, conserva le rite initiatique du baptême dans sa forme, mais non point son sens[v 35].

Jésus s'entoure de disciples dont la tradition veut qu'ils aient été douze[n 33], dont les premiers sont peut-être recrutés dans les milieux baptistes[129]. On utilise également le nom d'« apôtres »[n 34] pour les désigner. Ce groupe de « douze » disciples choisis par Jésus est sans doute une création relativement tardive, comme le montre l'existence d'apôtres extérieurs à ce noyau[130]. On parle généralement à leur sujet de « Groupe des Douze » ; le nombre 12 est en effet essentiel pour comprendre le rôle de ces disciples constituant autour de Jésus un cercle restreint à la forte signification symbolique : il figure la reconstitution de l'Israël biblique[n 35]. Si leurs noms varient de livre en livre[130], les disciples montrent pourtant une triple référence hébraïque[n 36], araméenne[131] et grecque[132], au cœur de la vie des Galiléens[133]. L'un de ces disciples, Simon dit Pierre ou Kepha, reçoit une importance plus particulière au sein du groupe tandis que Judas, auquel est attribuée la « trahison » de Jésus auprès des autorités, a une responsabilité attestée de « trésorier » de ce groupe.

Le thaumaturge et les miracles

Jésus se fait connaître localement, dans un premier temps comme guérisseur thaumaturge. Dans l'exercice de cette activité, sur laquelle il fonde la légitimité de son enseignement[134] et qui attirait les foules autour de lui[135], on peut noter des modes opératoires variés, en comparant par exemple la guérison en trois étapes de l'aveugle de Bethsaïde, et celle — à distance et d'une seule parole — de Bar Timée à Jéricho[v 36], ou bien celle qui s'effectue par une prière intense et le jeûne, dans le cas d'un démon particulièrement rétif[v 37].

Jésus-Christ soignant un sourd à Décapole, par Bartholomeus Breenbergh, 1635, Louvre, Paris.

Ces pratiques thérapeutiques, dont le fondement est d'ordre religieux puisque les maladies étaient alors perçues comme la sanction divine des péchés, étaient répandues dans le monde gréco-romain[136] et parmi les rabbi juifs[137] dont Jésus reproduit parfois des gestes thérapeutiques connus[v 38]. La pratique de Jésus se distingue néanmoins par le nombre de miracles rapportés et dans le refus par leur auteur de se les voir attribués : Jésus se présente comme le « vecteur » de Dieu, en opérant dans le présent les guérisons espérées dans le cadre eschatologique juif[135]. Outre les miracles thérapeutiques, Jésus pratique également des exorcismes, des prodiges, des sauvetages ou des miracles illustratifs de son interprétation de la Loi juive[135].

Les évangiles insistent souvent plus sur la confiance des bénéficiaires de miracles qu'ils ne s'attardent sur le détail des manipulations[138]. Jésus présente les miracles comme une anticipation de l'accès au bonheur éternel auquel a droit chaque humain, y compris les plus pauvres. L'évangile selon Marc rapporte que c'est ce pouvoir d'opérer guérisons et prodiges qui aurait été transmis à ses disciples[v 39], plutôt que la capacité de communication avec la divinité[134].

Les textes révèlent à cet égard un comportement général de Jésus fait de bienveillance, tourné vers les gens, particulièrement ceux plongés dans une situation personnelle ou sociale méprisée et difficile : les femmes, plus particulièrement les veuves ; les malades, les lépreux, les étrangers, les pécheurs publics ou les collecteurs de l'impôt romains[139]. Cette façon d'être, associée à une dénonciation de l'hypocrisie et de toute forme de mensonge, lui attirera inévitablement nombre d'admirateurs en provoquant simultanément de l'hostilité.

Son enseignement

Sur le plan de la morale, l'enseignement de Jésus est centré sur les notions d'amour du prochain et de pardon, que l'Homme doit observer pour se conformer aux commandements de Dieu. Cet enseignement est exprimé de manière synthétique dans les Béatitudes, et plus développé dans le Sermon sur la montagne d'où elles sont tirées. Ces principes sont déjà présents dans la religion juive, mais Jésus leur accorde un rôle central, et privilégie une interprétation spirituelle de la Loi mosaïque au détriment d'une interprétation littérale et formaliste qu'il dénonce.

Le message de Jésus semble prolonger celui de Jean-Baptiste en s'inscrivant dans la fièvre apocalyptique du monde juif au Ier siècle tandis que certains exégètes préfèrent voir Jésus comme un maître de sagesse populaire, la dimension apocalyptique relevant d'une lecture postérieure[140], sous l'éclairage de la foi chrétienne. Ce message, original et varié, entre néanmoins difficilement dans les catégories socioreligieuses préalablement établies[141]. On peut cependant souligner plusieurs points de rupture avec Jean le Baptiste : Jésus n'est pas un ascète, il présente un Dieu de grâce, de jugement et de l'amour sans limite[v 40] qui inverse l'exhortation de Jean à la conversion sur fond de colère divine[v 41]. Enfin, Jésus est celui « par qui le jour vient » quand Jean « annonçait l'aube »[142].

Sermon sur la montagne, Carl Heinrich Bloch, 1877, Museum of Natural History, Copenhague.

C'est l'annonce du « Royaume de Dieu » qui constitue le cœur de sa prédication en des termes qui, s'ils reprennent l'attente des Juifs qui espèrent la venue d'un Messie qui restaurera l'indépendance d'Israël, déplacent cet espoir : le Royaume de Dieu selon Jésus inaugure le nouveau rapport avec Dieu qui se prépare à intervenir dans le monde pour le gouverner directement[143].

Sa doctrine paraît d'emblée sûre et originale[144]. Son enseignement est essentiellement connu à travers les Évangiles, qui en font le récit, et les commentaires qui en seront faits dans le reste du Nouveau Testament. Son enseignement et son action montrent une très bonne connaissance des textes religieux et de la loi juive[n 37]. La proximité, l'adhésion voire le rejet de Jésus vis-à-vis du pharisianisme sont d'ailleurs toujours l'objet de débats au sein de la recherche[145].

Il utilise deux méthodes typiques des docteurs de la Loi, ses contemporains : le commentaire des textes canoniques et l'usage de *meshalim* ou « Paraboles »[146] dont il fait le ressort privilégié de sa pédagogie. Par cet usage de la parabole, Jésus laisse souvent l'auditeur libre de ses réactions, en ne le prenant pas de front.

Mais il n'en pratique pas moins un enseignement d'autorité[147] qui tranche avec les enseignements des scribes[148], qui se réclament toujours, quant à eux, de l'autorité d'une source[n 38]. Jésus est néanmoins respectueux de la Loi de Moïse[n 39] et, si la proximité de Jésus avec les pécheurs ou des épisodes comme son affirmation que les besoins de l'homme prévalent sur la prescription du sabbat[v 42] ont pu choquer les pieux de son temps, « on ne peut pas dire que Jésus ait violé les lois de pureté chères aux pharisiens »[149], au contraire de ses disciples qu'il ne condamne pourtant pas.

Son action suscite des réactions fortes et contrastées. On trouve à la fois des témoignages sur de grandes foules qui le suivent et le cherchent, montrant un indéniable succès populaire, et d'autres le montrant vivant dans une quasi-clandestinité au milieu de populations hostiles. En effet, Jésus a pu être l'un de ces révoltés si fréquents à son époque, un prophète juif charismatique dont le message eschatologique, sapiential ou de réforme sociale a eu une portée politique sur le monde ambiant dominé par les Romains et leurs collaborateurs judéens[150].

Arrestation, procès et exécution

Bien que ce soit là le cœur de chacun des quatre Évangiles, il est assez difficile de mettre ceux-ci d'accord sur les récits de la « Passion », c'est-à-dire son procès et son exécution par crucifixion. Leur récit est bâti dans une optique d'« accomplissement des Écritures » plutôt que de reportage sur les événements[151]. Pour les historiens, la reconstruction de ces événements est ainsi « périlleuse, tant les récits sont surchargés d'interprétations confessantes du fait de leur composition et de leur utilisation pour et dans la liturgie des premières communautés chrétiennes »[152]. En effet, l'abondance des mentions géographiques ou topologiques présentes dans les récits de la Passion ont une visée liturgique, notamment dans le but d'accompagner une célébration ou un pèlerinage des premiers disciples sur les lieux du martyre[153].

Arrestation

Jésus est arrêté alors qu'il séjournait à Jérusalem pour célébrer la fête de *Pessa'h* (la Pâque juive). Ce dernier séjour à Jérusalem se déroule dans une ambiance clandestine[v 43], où les disciples échangent des mots de passe et des signes de reconnaissance pour préparer le repas dans un endroit caché. Le contraste avec l'ambiance enthousiaste de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem (célébrée le dimanche des Rameaux) est flagrant, ce qui suggère que ces deux montées à Jérusalem n'ont pas eu lieu la même année. Il est possible que cette clandestinité soit due à la crainte de l'intervention de la garnison romaine. En effet, la ville de Jérusalem compte à cette époque 30 000 habitants mais attire plus de 100 000 pèlerins au moment de la Pâque. Craignant les troubles provoqués par cet afflux, les autorités romaines auraient pu vouloir noyer dans l'œuf l'éventuelle agitation suscitée par l'arrivée de Jésus et de ses partisans Galiléens, réputés prompts à la bagarre, ainsi que de la radicalisation du groupe des hellénistes[154].

L'étude des évangiles ne permet pas une lecture très claire des causes et de l'historique de ce retournement d'opinion. On trouve la trace dans les évangiles de l'attente messianique d'une partie de la population, qui attendait un Messie politique, libérateur du joug des Romains. Cette attente se retrouve dans le qualificatif donné à Simon le zélote et à Judas l'Iscariote[n 40] et dans l'activité de prédicateurs et révoltés juifs prétendant à la messianité à cette époque, tels Judas le Galiléen, Athrongès (en), Theudas ou Jean de Gischala[155]. Jésus a pu décevoir cette attente en refusant l'action sur le terrain politique<[n 41].

Néanmoins, si Jésus ne conteste pas radicalement le pouvoir romain, refusant de s'enfermer dans un cadre strictement « nationaliste »[n 42], il ne manifeste pas davantage d'inclination envers les grandes familles sacerdotales proches de celui-ci[156].

Le retournement d'opinion s'est d'abord manifesté en Judée[v 33], puis dans son pays en Galilée. Il semble que le signal de la répression soit venu des milieux sacerdotaux conservateurs de Jérusalem, souvent assimilés aux sadducéens[157], inquiets de l'impact de son enseignement ouvert sur la Torah et des effets de l'enthousiasme populaire qu'il suscitait sur le fragile *modus vivendi* avec l'occupant romain[158]. Il apparaît également vraisemblable que c'est le scandale que cet homme, décrit comme « doux » par les évangiles ultérieurs, provoque au Temple de Jérusalem un peu avant la Pâque de 30[v 44] dans l'épisode dit des « marchands du temple »[159], qui a pu précipiter son arrestation[158].

Enfin, l'avant-veille de la fête juive de la Pessa'h, Jésus prend un dernier repas avec ses disciples dans une ambiance pascale[160], dans un épisode appelé traditionnellement la « Cène », au cours duquel il fait explicitement mention de sa mort prochaine qu'il lie au renouvellement définitif de l'Alliance[160]. Les chrétiens de toutes tendances considèrent qu'il institue ainsi[161] le sacrement de l'« Eucharistie ». À la suite de cet ultime repas, Jésus est arrêté au jardin de Gethsémani, par la dénonciation de son disciple Judas[162], sans que le motif soit vraiment clair[163].

Jésus se trouve alors confronté aux trois pouvoirs superposés de la Palestine[164] : le pouvoir romain, le pouvoir du tétrarque de Galilée et Pérée et le pouvoir des grands-prêtres du temple-État de Jérusalem.

Procès, exécution et ensevelissement

Les modalités du procès de Jésus sont déconcertantes[165] si l'on se réfère à ce que l'on connait du droit de l'époque : aucune reconstitution des faits ou des procédures connues ne résiste à l'examen à partir des évangiles[166], qui exposent un double procès, donc une double motivation, religieuse chez les Juifs, politique chez les Romains[167]. La question de ce procès, toujours ouverte, est d'autant plus difficile qu'elle a été obscurcie, par le temps et l'antisémitisme entre autres, de multiples enjeux politiques et religieux[168].

La narration des évangiles est difficile à suivre dans des compositions qui semblent avoir été écrites à l'intention des Romains[169], même si certains détails dénotent de traditions locales[170]. Jésus est arrêté la nuit[171] par la police du Temple, aux ordres des autorités religieuses espérant peut-être liquider le cas du Nazaréen avant la Pâque[172]. Il est tout d'abord conduit chez l'ex-grand prêtre Anân[173], puis, à l'aube, devant une cour de justice[174], que les évangiles appellent Sanhédrin[175], devant le « souverain sacrificateur » Caïphe, avant de

Le Christ sur le chemin du Calvaire, Maestro di Trognano, fin du XVe siècle, Castello Sforzesco, Milan.

comparaître devant le préfet romain Ponce Pilate[176], qui l'envoie, lui[n 43], chez Hérode Antipas avant de l'interroger à son tour. Cela donne lieu à des confrontations où Jésus soit se tait, soit paraît souligner le caractère relatif du pouvoir de ses interlocuteurs par sa liberté de parole[177] dans des scènes très chargées symboliquement[178].

La Crucifixion, Évangiles de Rabula, 586, Bibliothèque Médicéo-Laurentine.

Au terme d'une procédure judiciaire romaine, habituelle en province, de « *cognitio extra ordinem* »[172], Jésus est finalement condamné par Ponce Pilate — probablement embarrassé[179] — et dont les évangiles atténuent la responsabilité[165] sans doute dans une optique missionnaire[180], réinterprétant complètement la personnalité[166] d'un préfet « craintif donc cruel »[172] à subir le supplice romain du crucifiement, au motif politique de rébellion[165]. Après avoir été flagellé[181], il est tourné en dérision et stigmatisé dans les quartiers des soldats romains, revêtu d'une chlamyde qui évoque la pourpre royale, coiffé d'une couronne tressée d'épines et muni d'un roseau évoquant le sceptre dans une mise en scène visant à moquer le « Roi des juifs »[182]. Son exécution a lieu un vendredi, veille du Shabbat, sur une croix surmontée d'un titulus portant l'inscription « Jésus le Nazôréen[183], Roi des Juifs »<[n 44], qui instruit sur le motif de la condamnation pour le droit romain[184]. Après y avoir transporté sa croix, il est crucifié au lieu-dit « Golgotha », à l'extérieur de Jérusalem, avec deux « brigands », sans que l'on sache s'il s'agit de voleurs ou de séditieux, en présence de notamment de quelques femmes mais en l'absence de ses disciples[185].

Jésus meurt vraisemblablement dans l'après-midi du jour de la « parascève »[165] — jour de la préparation de la fête de Pessa'h — le 14 Nissan[n 45], ce qui correspond, compte tenu du calendrier hébreu usuel, pour la majorité des chercheurs qui se basent sur la chronologie johannique plus fiable[v 45], au vendredi 7 avril 30[186] ou au vendredi 3 avril 33[n 46]. Cependant d'autres dates sont proposées[n 47], aucune n'étant pleinement satisfaisante, les traditions johannique et synoptiques (selon ces dernières, la mort du Messie se situerait le 27 avril 31[187]) étant sur ce point inconciliables[n 48]. En tout cas, sa mort a eu lieu durant les fêtes de Pessah[188], pendant que Pilate est préfet de Judée, donc après 26 et avant 37[189]. Il est enseveli avant la levée de la première étoile, suivant la prescription de la loi judéenne[185].

Résurrection

La mort de Jésus est suivie d'un épisode qui relève de la seule foi[190] mais qui n'en appartient pas moins à l'histoire des religions par les effets incalculables[191] qu'il a produits : l'épisode de la Résurrection.

Anastasis, représentation symbolique de la Résurrection, sarcophage romain, vers 350, Musée du Vatican.

Il faut considérer l'annonce de la résurrection de Jésus comme l'élément majeur de la fondation de ce qui va devenir une nouvelle religion. Cet épisode fondamental n'est décrit dans aucun évangile canonique. À travers quelques scènes[v 46] qui présentent une forte diversité selon les évangiles, les textes présentent l'après-coup : l'étonnement des femmes qui découvrent le tombeau vide, puis l'apparition du « Ressuscité » parfois en Galilée, parfois dans les environs de Jérusalem ou encore ici et là, envoyant tantôt en mission, tantôt accordant l'« Esprit » aux disciples ou encore partageant leur repas. Les récits de découverte du tombeau et d'apparitions « sont trop légendaires et trop divergents pour permettre la moindre reconstitution des faits »[192].

On peut constater trois constantes des récits canoniques : la résurrection est inattendue bien qu'elle ait été prophétisée par Jésus plusieurs fois[193] et que des parallèles aient été établis avec l'Ancien Testament pour l'annoncer[194], elle n'est pas décrite en tant que telle, et elle n'est accessible qu'aux seuls croyants[195]. L'événement ne nie toutefois pas la mort car Jésus ne ressuscite que le troisième jour après sa crucifixion ; il s'agit davantage du passage à une vie qui ne finit pas, qui se place dans l'éternité et sur laquelle le temps n'a pas de prise.

L'événement, dans un récit qui ne connaît pas le terme « résurrection », est raconté dans un langage forgé par la foi juive dans l'apocalyptique. Il ne correspond pas à une angoisse de la survie des corps : le tombeau ouvert répond à la promesse de Dieu de « relever les morts » à la fin des temps[n 49] qui se concrétise déjà pour Jésus[196].

Héritage et postérité

Histoire des religions

Sur le plan de la religion, Jésus n'a jamais cherché à se séparer du judaïsme[197], et ses disciples ont dans un premier temps été considérés comme une secte juive parmi d'autres. La séparation du christianisme d'avec le judaïsme est progressive et peut être lue en partie comme une conséquence de la crise d'identité qui traverse le judaïsme aux Ier et IIe siècles, qui se traduit entre autres par les révoltes contre Rome auxquelles ne prennent pas part la « secte des nazaréens »[198], et qui entraine la disparition de la plupart des courants du judaïsme à la suite

de la destruction du Temple en 70[199]. La diversité des pratiques juives se réduisant au seul néo-pharisianisme, c'est alors qu'être juif devient « vivre en conformité avec l'enseignement des sages pharisiens », ce qui devient incompatible avec l'observance des interprétations de l'enseignement de Jésus, à l'instar de celle d'Ignace d'Antioche[200].

Christ Pantocrator. Icône de l'église de la transfiguration, XVIIIe siècle, église de la Transfiguration, Kizhi.

Ainsi, les débats qui agitent les partisans de Jésus pendant plusieurs décennies après sa mort, notamment afin de savoir dans quelle mesure ils doivent suivre la Loi ou imposer la circoncision, apportent des réponses qui vont progressivement devenir normatives dans les générations qui suivent, au point de faire apparaitre dans le monde antique, entre les *juifs* et les *grecs*, une « troisième race »[201] que vont devenir les chrétiens[202].

Selon l'école traditionnelle et même dans l'apologétique récente[203], la séparation d'avec le judaïsme serait esquissée dès les premières dissensions apparues au cours d'une réunion décrite dans les Actes des Apôtres, qui sera nommée rétrospectivement le « premier concile de Jérusalem », réunion qui admet l'adhésion des non-juifs sans les circoncire, et écarte de fait l'application littérale des lois mosaïques au moins pour les prosélytes (voir Christianisme ancien). L'histoire de la séparation se réunit autour de deux pôles selon que l'historiographie est issue de l'une ou l'autre école : l'école européenne considère qu'elle est chose faite avec la Birkat haMinim qui serait écrite en 135 ; l'école anglo-saxonne[204] remarque que bien des cérémonies sont encore communes dans certaines régions (surtout en Orient, mais parfois en Occident) jusqu'au Ve siècle, c'est-à-dire quand la période des conciles christologiques est engagée.

Le christianisme connaitra une croissance importante dans ses multiples branches, jusqu'à en faire la religion la plus importante en nombre de fidèles dans le monde au XXIe siècle.

Sources de la vie de Jésus

Les sources de la vie de Jésus ont longtemps reposé essentiellement sur des documents littéraires produits par le christianisme lui-même. Esquisser l'histoire de Jésus s'est ainsi longtemps fait suivant le canevas proposé par les textes canoniques du Nouveau Testament, par la Tradition et par certains passages apocryphes qui ont noué la trame de la traditionnelle « histoire sainte », laquelle sera la norme pendant des siècles, amplement et spectaculairement relayée et magnifiée par l'iconographie chrétienne. Or les auteurs des Évangiles canoniques n'avaient pas pour objet de livrer une documentation de caractère historique à la postérité mais bien un témoignage de foi[205].

La nécessité d'une approche historique et rationnelle de Jésus est apparue au XVIIIe siècle avec Hermann Samuel Reimarus[206] qui voulait « arracher Jésus au dogme chrétien » pour « retrouver le Juif de Palestine » et « le restituer à l'histoire »[207]. Au XIXe siècle, il y eut de nombreux auteurs pour écrire une « vie de Jésus » à visée de reconstitution historique, comme celle, célèbre, d'Ernest Renan en France où l'imagination suppléait souvent au silence des sources.

Certains mythologues ont pensé résoudre les difficultés rencontrées par l'historien en expliquant les Évangiles comme un mythe solaire ou un drame sacré purement symbolique dans une démarche qui ne résiste désormais plus à l'analyse[208]. Si l'existence de Jésus n'est plus guère discutée que par quelques auteurs en dehors du milieu académique spécialiste, la nature de cette existence reste, quant à elle, bel et bien débattue sous différents aspects.

Les textes constituent évidemment des sources d'étude valables à condition de les soumettre à la critique. L'étude des premiers temps du christianisme, l'exégèse de la Bible et des autres textes comme les apocryphes, constituent aujourd'hui une discipline à laquelle contribuent en commun des chercheurs et des universitaires, religieux et laïcs, quelles que soient leurs convictions et leur appartenance religieuse. La plupart des publications actuelles traitant de la naissance du christianisme pointent, outre une meilleure interdisciplinarité, l'important enrichissement de la documentation que les découvertes archéologiques et les nouvelles sources documentaires ont permis depuis le milieu du XXe siècle[209], particulièrement depuis les années 1990.

Sources chrétiennes

Les sources canoniques

Le Nouveau Testament dans son entier est la source la plus complète dont on dispose concernant la vie et l'enseignement de Jésus.

Les Évangiles selon Matthieu, Marc et Luc, qui racontent l'histoire de Jésus d'un point de vue relativement semblable, sont dits « synoptiques ». L'évangile selon Jean relève lui d'une autre christologie, appelée « johannique ». Le premier des évangiles à avoir été rédigé semble être celui selon Marc. Les parties communes à Matthieu et à Luc dépendent peut-être, selon certains chercheurs, d'un document plus ancien, mais perdu, appelé « source Q ». Dans leur état actuel, les évangiles datent vraisemblablement d'entre 65 et 110[210]. Ils sont le fruit d'un long processus de recueil de paroles et leur agencement est organisé à la manière d'une « Vie » (une Vita) à l'antique, qui n'est pas une biographie[211].

Les Actes des Apôtres, vraisemblablement rédigés par Luc autour de l'année 80, retracent les débuts des premières « communautés chrétiennes »[212] à partir de la Pentecôte qui, dans l'évangile selon Luc, peuvent préfigurer l'« Église universelle »[213]. Ils racontent le début de la diffusion de ce qui est alors un « obscur courant du judaïsme »[214], dans certaines parties de l'Empire romain, dans une vision

centrifuge à contre-courant de l'eschatologie juive centrée sur Jérusalem.

Les Épîtres de Paul, où se trouve le passage qui constitue la mention la plus ancienne du christianisme concernant la mort et la résurrection de Jésus[v 47], sept autres Épîtres, dites « catholiques » — c'est-à-dire, alors, adressées à toutes les communautés chrétiennes — et l'Apocalypse forment un corpus qui témoigne de la réflexion des premiers disciples sur Jésus et sur son enseignement. Leur rédaction prend place entre 50 et 65 mais elles ne fournissent que peu de renseignements sur la vie de Jésus[215].

Papyrus 37, extrait de l'évangile selon Matthieu, vers 250, University of Michigan.

Autres sources chrétiennes

Papyrus Egerton 2 un évangile apocryphe à l'auteur inconnu, entre 100 et 150, British Museum, Londres.

Les *agrapha*, mot signifiant « choses non écrites », sont des paroles de Jésus qui ne se trouvent pas dans les textes canoniques. Certaines d'entre elles pourraient être authentiques. Elles proviennent de variantes des Évangiles, des papyri d'Oxyrhynque, des textes apocryphes du Nouveau Testament comme l'Évangile selon Thomas, dont les fouilles de Nag Hammadi ont mis au jour une traduction complète en copte et dont l'attribution à l'apôtre Thomas est rejetée par les chercheurs. Le Papyrus Egerton 2 publié pour la première fois en 1935, composé de 4 fragments, retranscrit des faits et des paroles à rapprocher de l'Évangile selon Jean.

Les apocryphes (du grec απόκρυφος / *apókryphos*, « caché ») sont très divers dans leur style et leur contenu : récits de l'enfance (*Protévangile de Jacques*), recueil de *logia* (*Évangile selon Thomas*), descente aux Enfers (*Actes de Pilate*), harangues, récits de miracles, etc. La critique textuelle laisse cependant apparaître une fiabilité documentaire nettement supérieure des textes du Nouveau Testament[216].

Les écrits des Pères apostoliques[217] (Didachè, Épître de Clément de Rome, les Lettres d'Ignace d'Antioche[218], Lettres de Polycarpe de Smyrne, Lettre de Barnabé, Lettre à Diognète, Fragments de Papias d'Hiérapolis, Le Pasteur d'Hermas) dont les auteurs, bien que vivant à la fin du Ier siècle, n'ont pas de liens directs avec la génération apostolique. Il arrive à d'autres Pères de l'Église comme Eusèbe de Césarée ou Jérôme de Stridon de citer des fragments d'évangiles apocryphes, en général pour en contester la valeur (*Évangiles des Hébreux*, *des Ébionnites*, *des Égyptiens*, des *Nazôréens*…).

Sources non chrétiennes

Flavius Josèphe

Il n'existe aucun acte officiel des autorités romaines se rapportant à Jésus. Le premier chroniqueur qui évoque Jésus vers 94 est Flavius Josèphe, romain d'origine juive né en 39. Son témoignage mentionne, dans ses *Antiquités judaïques*, Jésus à deux reprises. Il est évoqué au sujet de la lapidation de Jacques de Jérusalem, décrit comme « le frère de Jésus appelé Christ »[v 48]. Un passage beaucoup plus développé consacré à Jésus lui-même, connu sous son nom latin de *Testimonium flavianum*, le décrit comme « un homme exceptionnel, [qui] accomplissait des choses prodigieuses […] et se gagna beaucoup de monde parmi les juifs… », puis mentionne la résurrection, l'admiration et la foi de ses disciples évoquant une lignée de « chrétiens » qui se perpétue à l'époque de Josèphe[v 49]. L'authenticité de ce passage fait encore l'objet de débat, la plupart des commentateurs envisagent aujourd'hui que ce passage, en son état actuel, a été retouché par des mains chrétiennes, ce qui n'exclut pas que Josèphe ait rédigé une notice sur Jésus, peut-être moins enthousiaste[219].

Le patriarche de Constantinople Photios, grand érudit du IXe siècle, signale avec étonnement[n 50] qu'il ne figure aucune mention de Jésus dans l'*Histoire des juifs*[220], texte du Ier siècle aujourd'hui disparu de Juste de Tibériade, un historien juif rival de Flavius Josèphe qui le critique sévèrement dans son *Autobiographie*.

Sources romaines

Chez les auteurs romains, on trouve des mentions fugitives de Jésus ou de son mouvement dans des écrits du début du Ier siècle[221], chez trois personnalités qui par ailleurs se connaissent, Pline le Jeune (~61-113), Tacite (58-~120) et Suétone (~70-~140).

Le témoignage le plus ancien est une lettre de Pline le Jeune, alors gouverneur de la province de Bithynie et Pont, à l'empereur Trajan[v 50], dont la datation se situe, selon les chercheurs, entre 110[222] et 113[223]. Pline demande conseil à l'empereur au sujet des résultats d'une enquête qu'il a menée sur des chrétiens de Bithynie à la suite d'accusations à leur encontre parvenues jusqu'à lui, et explique qu'il ne les trouve fautifs d'aucun crime et qu'au contraire, ils s'engagent à n'en pas commettre[224]. Le gouverneur, se fondant sur les témoignages de *lapsi*, décrit notamment leur « habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil et d'adresser un cantique à Christ comme à un dieu (*quasi deo*) »[225] mais ne semble rien savoir de Jésus de Nazareth[226].

Vers la même époque, dans ses *Annales*[v 51] datées entre 115 et 118, le sénateur et historien Tacite, alors proconsul d'Asie, évoque une persécution des chrétiens par l'empereur Néron à la suite de l'incendie de Rome de 64[227] : ce dernier tente de se débarrasser de la rumeur persistante selon laquelle il est l'auteur de l'incendie[227] en reportant les soupçons sur des gens détestés car « ennemis du genre humain

(*odium generis humani*) »[221], que la foule appelle chrétiens (*Chrestianos*)[228], un nom qu'ils tiennent « Christ » (*Christus*)[223], terme que Tacite prend pour un prénom et non pour l'appellation messianique[228].

C'est à l'occasion de cet épisode que Tacite situe historiquement l'exécution de ce « Christ » qui est condamné au supplice par le procurateur Ponce Pilate qui officie sous le règne de Tibère. Tacite décrit ensuite qu'après une répression momentanée, « cette exécrable superstition (*exitiabilis superstitio*) [des chrétiens] a refait surface, non seulement en Judée, où elle était apparue, mais à Rome même »[223]. Bien qu'on ignore les sources auxquelles Tacite puise ses informations et malgré son aspect laconique mais factuel, ce passage constitue la preuve la plus forte concernant la mort de Jésus qui soit externe à la littérature néotestamentaire[229].

Quelques années plus tard, vers 120, l'avocat romain Suétone évoque les chrétiens à deux reprises dans sa *Vies des douze Césars* de Suétone : dans la *Vie de Néron*[v 52], il évoque qu'on a livré au supplice les chrétiens (*christiani*)[230] qui s'adonnent à une « superstition nouvelle et maléfique »[223] puis, dans la *Vie de Claude*[v 53], il relate l'action de ce dernier à l'encontre des juifs qui, « se soulev[ant] continuellement à l'instigation de *Chrestus* »[231], sont expulsés de Rome[232]. Ce passage est généralement compris par la recherche comme le témoignage de troubles entre juifs chrétiens et non-chrétiens dans la capitale et le décret d'expulsion généralement daté de 49 ou 50[223]. Par ailleurs, si la majorité des chercheurs estime qu'il faut comprendre ce *Chrestus* comme Jésus de Nazareth[233], le point reste néanmoins débattu : en effet, le terme grec χρεστός qui signifie « utile » est régulièrement attribué comme nom aux esclaves, pouvant dès lors désigner un agitateur de cette condition[223]. Ainsi, vu sa brièveté et les difficultés d'interprétation, le passage n'a de valeur que modérée en termes d'historicité de Jésus[234].

Autres sources païennes

Une lettre d'un philosophe stoïcien nommé Mara bar Sérapion, adressée en syriaque à son fils[235], parle d'un « sage roi » exécuté, à l'instar de Socrate et Pythagore, par les siens — ici « les Juifs » — dans ce qui est généralement accepté comme une allusion à Jésus de Nazareth[236]. Si la recherche s'accorde pour le dater d'après 73, la datation du document est fort débattue, pouvant aller jusqu'à l'aube du Ve siècle, avec une majorité de chercheurs inclinant pour une rédaction au cours du IIe siècle[237]. Le document, qui pose ainsi que l'assassinat d'un sage apporte la malédiction à ses auteurs, semble dépendre de traditions chrétiennes syriennes proche de l'évangile de Matthieu par son interprétation antijuive de la mort du Nazaréen ainsi que la compréhension de ce dernier comme « roi » des Juifs et nouveau législateur[238].

Vers 165, l'écrivain satirique Lucien de Samosate (~115-200) compose *La Mort de Pérégrinos*[239], une pièce dont le personnage principal, un philosophe grec du nom de Peregrinus Proteus, fait partie d'une communauté chrétienne avant d'en être chassé[238]. Sans y être explicitement nommé, Jésus est qualifié de « thaumaturge connu », de « premier législateur » ou encore de « sophiste crucifié », dans ce qui semble attester de l'idée qu'un païen pouvait se faire de celui-ci à cette époque, sans que cela aide au dossier du Jésus historique[240].

La littérature rabbinique

Dans l'important et multiforme complexe que constitue littérature rabbinique ou talmudique, les mentions — effectives ou supposées — qui semblent se rapporter à Jésus sont presque anecdotiques, tenant en une quinzaine de pages à mettre en perspective avec les quinze mille que comporte le Talmud[241]. Totalement absent des plus anciennes compilations de la Mishna et de la Tosefta, il apparaît dans les compilations plus tardives du Talmud de Jérusalem et de celui de Babylone[242].

Pour autant, tant l'identification du personnage que des paroles qui lui sont attribuées sont l'objet de débats chez les spécialistes : si le nom *Yeshu ha-Notsri* («Jésus le Nazaréen ») est explicite, on trouve des personnages comme *Ben Panthera* (« fils de Panthera »), *Balaam*, *Ben Stada* ou *Peloni* (« une certaine personne ») auxquels sont prêtés, de manière vraisemblablement tardive et rétrospective, des propos attribués à Jésus auquel ils sont dès lors parfois identifiés, identifications qui s'affirment plus nettement quand les écrits sont plus tardifs[243].

De la même manière, la question de savoir si ces traditions — qui, sur un ton polémique, dressent de Jésus et du christianisme naissant un portrait négatif — remontent à la tradition rabbinique la plus ancienne de l'époque tannaïtique (entre le Ier et le début du IIIe siècle) ou sont plus tardives, ainsi que la question de leur rapport aux sources chrétiennes[244] restent des sujets disputés[n 51].

En tout état de cause, la littérature talmudique n'apporte pas d'informations historiques originales sur Jésus de Nazareth[n 52] ou ne fait que confirmer ce qui est déjà connu par ailleurs : elle reflète la manière dont les différents rédacteurs de ces textes perçoivent Jésus, chacun à leur époque[244], « réagiss[a]nt au christianisme qu'ils ont [alors] sous leurs yeux »[245].

Le passage le plus connu est contenu dans le traité *Sandhedrin* du Talmud de Babylone, datant vraisemblablement du IIe siècle[242] : il rapporte l'histoire, située à l'époque des persécutions des pharisiens par Alexandre Jannée (103–76 av. J.-C.), d'un rabbi Yehoshuah ben Perahiah dont le disciple Yeshu (ou « Yeshu ha-Notsri » dans les éditions plus tardives) se voit reproché d'être « un rabbi [ayant] mal tourné » qui, pratiquant la sorcellerie ou la magie et se livrant à l'idolâtrie, dévoie et trompe Israël[246]. Ce Yeshu, auquel sont attribués cinq disciples — Mattai, Naqi, Netser, Boni et Todah[247] — , est « pendu »[248] de la veille de la Pâque[242], dans un récit au cadre strictement juif[249] .

Le *Sefer Toledot Yeshou* (« Livre des naissances — ç-à-d. des histoires — de Jésus »[242]) est un recueil de récits populaires composé entre le IVe et le VIe siècle sur base de matériaux plus anciens transmis oralement, mais sans doute pas antérieurs au IIe siècle, et dont la fixation littéraire est attestée en Europe[250] et au Moyen-Orient à partir du IXe siècle[251]. Puisant dans la littérature et les apocryphes chrétiens ainsi que dans les dialogues talmudiques[250], il constitue une manière de « contre-évangile » dont l'intention est de fournir une réplique au récit

chrétien dont il reprend des éléments se rapportant à Jésus pour les subvertir, dans une forme de « déconstruction [d'une] prédication chrétienne » devenue dominante[252]. Là encore, cette littérature n'est d'aucun secours concernant le personnage historique de Jésus de Nazareth[242].

Jésus dans les religions et cultures non chrétiennes

Jésus dans le judaïsme

À la suite des guerres judéo-romaines et des autres catastrophes des Ier et IIe siècles, le judaïsme voit la disparition de presque tous ses courants, à l'exception du judaïsme rabbinique, proche du pharisianisme sans en reprendre l'apocalyptique, fondé sur le respect exclusif à la Loi. Le processus prendra plusieurs décennies, qui fixera les Écritures hébraïques — qui seront reprises des siècles plus tard par les protestants — et les prières synagogales dont une qui contient la condamnation des sectaires, les « minims », dont les « nazôréens »[253].

Si le christianisme des premiers temps a pu passer pour un nouveau courant acceptable du judaïsme, il s'est rapidement posé le problème de l'adhésion de plein droit de membres païens sans en faire d'abord des Juifs[254]. La question se pose au moment de la création de la Torah rituelle, celle des 613 commandements[255, 256], et, en ce qui concerne les membres non juifs, le problème prend plus de poids quant aux aspects de règle de pureté rituelle[n 53] et les moyens de « réconciliation »[n 54]. La messianité, bien qu'elle ait joué un certain rôle lors de la condamnation de Jésus, n'est pas alors déterminante de l'autodétermination juive de cette époque puisque certains courants du judaïsme, tels les sadducéens, allaient jusqu'à renoncer à cette attente[257].

Le judaïsme, la religion de Jésus lui-même, n'a pas désormais de point de vue spécifique ou particulier sur le Jésus et très peu de textes dans le judaïsme se réfèrent directement ou parlent de Jésus. En effet, un des principes les plus importants de la foi juive, est la croyance en un Dieu et seulement un Dieu, sans aucun intermédiaire[v 54]. La Trinité chrétienne y est comprise comme une croyance en Jésus en tant que Divinité, partie de Divinité ou fils de Dieu, qui est de ce fait incompatible avec le judaïsme et en rupture avec l'hébraïsme qui le précédait[258]. « Pour un Juif, toutefois, n'importe quelle forme de *shituf* (croyance en d'autres dieux en plus du Dieu d'Israël) équivaut à une idolâtrie dans le plein sens du terme. Il n'est pas possible pour un Juif d'accepter Jésus comme une divinité, un médiateur ou un sauveur (messie), ou même comme un prophète, sans trahir le judaïsme »[259]. « Les Juifs ont rejeté les revendications que Jésus répond aux prophéties messianiques de la Bible hébraïque, ainsi que les revendications dogmatiques le concernant émises par les pères de l'Église, c'est-à-dire qu'il est né d'une vierge, qu'il est le fils de Dieu, qu'il fait partie d'une Trinité divine et qu'il a ressuscité après sa mort. Pendant deux mille ans, un vœu central du christianisme a été d'être un objet de désir de la part des Juifs, dont la conversion aurait montré leur acceptation du fait que Jésus remplit leur propre prophétie biblique »[260].

Pour cette raison, les questions apparentées, telles que l'existence historique de Jésus et les autres sujets concernant sa vie sont de même considérés comme hors de propos dans le judaïsme.

L'eschatologie juive considère que la venue du Messie sera associée avec une série d'évènements spécifiques qui ne se sont pas encore produits, y compris le retour des Juifs en Terre d'Israël, la reconstruction du Temple, une ère de paix[v 55].

Jésus dans l'islam

Miniature persane représentant Jésus lors du Sermon sur la montagne.

Le Coran parle de Jésus sous le nom d'*`Îsâ*[261], personnage indissociable dans les textes coraniques de sa mère *Maryam* (« Marie »)[262]. Il est ainsi souvent désigné sous le nom de *al-Masïh*[n 55] *`Îsâ ibn Maryam*[n 56] présenté avec celle-ci comme modèles à suivre[262].

Jésus fait partie des prophètes dits de la « famille de 'Îmran » avec sa mère, son cousin *Yahyâ* (Jean le Baptiste) et le père de celui-ci Zacharie[263]. La foi populaire musulmane accorde une grande importance à Jésus et Marie[n 57] tandis que Jésus, tourné vers la beauté du monde, apparait par ailleurs souvent avec son cousin Jean, ascète radical, avec lequel il forme une façon de « gémellité spirituelle permanente »[264].

L'insistance marquée sur la filiation à Marie est un clair rejet de la filiation divine de Jésus ; néanmoins, la tradition musulmane souligne le caractère miraculeux de sa naissance virginale sans père connu, Joseph — absent du texte coranique — étant considéré par la tradition comme un cousin de Marie. Dans le Coran, Jésus est en effet créé par le *kun*[n 58, v 56], l'« impératif divin », et conçu par un *rûh* de Dieu, souffle divin intemporel envoyé à Marie, le même souffle qui anime Adam et transmet la révélation à Mahomet[265, v 57].

Le Coran partage avec les apocryphes chrétiens de nombreuses scènes de vie de Marie et d'enfance de Jésus : offrande de Marie[v 58], vie de Marie au Temple[v 59], prise en charge de Marie[v 60], nativité sous un palmier[v 61], Jésus parle au berceau[v 62], il anime des oiseaux en argile[v 63].

Dans le Coran, Jésus apparait comme un prophète, annonciateur de Mahomet, qui prêche le monothéisme pur, accomplit des miracles, opère des guérisons, ressuscite les morts et connait les secrets du cœur. Jésus confirme la Torah, dont il atténue les prescriptions légales[266], tandis que son « Écriture », contenue dans l'*Injil*, est présentée comme « une guidance et une lumière »[267] que les chrétiens auraient négligée. Ibn Arabi lui confère le titre de « sceau de la sainteté », « le plus grand témoin par le cœur », tandis que Mahomet est le « sceau

des prophètes », « le plus grand témoin par la langue »[265]. Sa prédication auprès des juifs aurait été un échec[268] et il est suivi des seuls apôtres. Les juifs auraient alors voulu le punir en le crucifiant mais Dieu ne l'a pas permis et lui aurait alors substitué un sosie[269] avant de le rappeler à lui[v 64]. Néanmoins la fin terrestre de Jésus reste obscure, aucun passage ne signifiant clairement ce qu'il en est advenu.

La représentation de Jésus dans le Coran lui confère également une dimension eschatologique[270] : son retour sur terre, en tant que musulman, est le signe de la fin du monde et du Jugement dernier tandis que beaucoup de hadiths le présentent comme le principal compagnon du Mahdi, Sauveur de la fin des temps[271].

En définitive, on trouve dans le Coran quatre négations catégoriques concernant Jésus, par crainte d'associationnisme (*shirk*)[265] : il n'est ni Dieu, ni son fils, ni le troisième d'une triade[n 59] pas plus qu'il n'a été crucifié[v 65] car cela aurait été « indigne » d'un prophète de son « importance »[265].

Enfin, depuis le début du XXe siècle, une minorité musulmane syncrétiste résidant dans les montagnes du Pakistan, les Ahmadis, voue à Jésus un culte tout comme aux saints de l'islam autour d'un tombeau qu'elle dit être celui de Yuz Asaf identifié à Jésus. Le lieu de culte est situé à Srinagar. Ce courant développe une christologie particulière selon laquelle Jésus est un prophète de Dieu qui aurait été déposé de la croix en état de coma et non mort et, une fois soigné, serait venu finir sa vie au Pakistan jusqu'à 120 ans[272]. Cette doctrine est celle de l'« évanouissement ».

Représentation artistique

Sculpture en marbre paléochrétienne du « Bon Pasteur », vers 300, musées du Vatican.

Les auteurs des évangiles, issus d'un contexte judaïque généralement réticent à l'égard des images par peur d'idolâtrie, semblent considérer que les paroles de Jésus sont plus importantes que son apparence et ne donnent aucune description de celui-ci[273]. Mieux, les seules allusions néotestamentaires énoncent l'impossibilité et le refus de donner des traits physiques au Jésus de l'Histoire : « *transfiguré* devant eux ; son visage resplendit comme le soleil » (Mt 17,2) ; Paul ne voit aussi qu'« une grande lumière » (Ac 22, 6) lors de sa conversion ; et lors des christophanies, les intimes de Jésus ne reconnaissent pas ses traits dans le Ressuscité qui leur apparaît.

Buste de Jésus. Peinture murale de la fin du IVe siècle dans les catacombes de Commodilla (it), en Italie.

La littérature patristique se contente de jugements de valeur : Jésus sera ainsi décrit d'après Isaïe sans « grâce ni beauté » (Is 53,2), par Justin (Dial XIV, 8[274]) et Irénée de Lyon, « petit, disgracié » selon Origène ; à l'inverse et selon le Psaume 44 le « plus beau » des hommes (saint Augustin, saint Jérome, Jean Chrysostome)[275].

Si la quête du visage de Jésus trouva quelques satisfactions au travers des images achéiropoïètes ou de la lettre apocryphe[276] de Publius Lentulus, la recherche actuelle la reprend selon les données statistiques et sociologiques pour dresser l'apparence supposée d'un juif galiléen du Ier siècle : celui-ci mesure en moyenne 1,55m pour un poids de 49 kg, est plutôt trapu s'il est artisan (l'agonie rapide de Jésus suggère plutôt une constitution peu robuste[277]), son visage basané porte la barbe[278] selon les codes religieux. Paul critiquant le port des cheveux longs (1 Cor 11,14), certains jugent qu'on ne peut en affubler son maître[279]. Le scientifique Richard Neave (en) a façonné en 2002 le portrait-type d'un homme « qui aurait pu rencontrer Jésus »[279], paru en janvier 2015 sous le titre spécieux et largement relayé par sensationnalisme : « le vrai visage de Jésus »[280]. Mais celui-ci demeure « l'image manquante de l'histoire chrétienne »[275], que l'art religieux s'emploiera à suppléer.

Christ Pantocrator, VIe siècle, monastère Sainte-Catherine du Sinaï, Égypte.

L'art chrétien ne va pas de soi et trouve ses origines dans l'art païen et polythéiste, en l'imaginaire duquel les peintres et sculpteurs antiques puisaient. Les pères de l'Église, pour leur part, contestaient l'art en tant que tel en des termes assez durs et se réclamaient de l'Ancien Testament qui condamne radicalement l'iconographie[v 66].

Clément d'Alexandrie liste néanmoins, vers 200, des éléments qui peuvent endosser une signification chrétienne sur les sceaux ou les bagues, tel le poisson, un symbole chrétien dont le terme grec (ἰχθύς / *Ichthus*) constituait un acronyme des noms de Jésus[n 60].

Si au début du IVe siècle le concile d'Elvire interdit encore les images peintes sur les parois des églises, l'art chrétien a cependant déjà pris son essor, dans une visée qui n'est pas étrangère à l'apologétique[281].

L'évolution du rapport à la représentation du Christ se transforme dès le premier tiers du IIe siècle et une iconographie christique apparaît progressivement dans les catacombes et sur les sarcophages. Les représentations en demeurent cependant rares au profit de figures de l'Ancien Testament, comme Moïse ou Jonas, et Jésus n'est représenté que dans un petit nombre de scènes : son baptême, des miracles ou

guérisons, l'entrevue avec la Samaritaine… Son action de thaumaturge est souvent soulignée dans cette première vague iconographique qui le présente également parfois au milieu de ses disciples à l'instar des philosophes grecs[273].

Représentation de Jésus-Christ dans un manuscrit médiéval, le *Codex Bruchsal* datant des années 1220 conservé à Karlsruhe en Allemagne

Ce Jésus des premières représentations est souvent beau, juvénile, voire séduisant — même si son visage est souvent « passe-partout », ne se différenciant guère de l'iconographie habituelle du panthéon gréco-romain — à contre-courant des descriptions des Pères de l'Église qui le présentent comme quelconque, voire laid ou pitoyable[273]. Il est souvent représenté sous forme du « Bon Pasteur » dans une image qui procède d'un Hermès « criophore »[282], à mettre en parallèle avec Orphée, un autre « bon pasteur », image qui va se multiplier sur les premiers sarcophages chrétiens et sur les voûtes des hypogées. Hermas décrit par exemple Jésus au IIe siècle comme « un homme à l'air majestueux, en costume de pâtre, couvert d'une peau de chèvre blanche, une besace sur l'épaule et une houlette à la main »[283].

Le christianisme devenant progressivement la religion officielle de l'Empire à partir du IVe siècle, l'iconographie va petit à petit se libérer du modèle gréco-romain, notamment influencée par les débats christologiques qui caractérisent cette période. C'est dans le dernier tiers du siècle que commence à apparaître la dimension divine — la « puissance cosmique » — du Christ dans les représentations jusqu'alors plutôt marquées par l'aspect protecteur et guérisseur du personnage[273].

À cette époque, Jésus est encore généralement représenté comme un éphèbe glabre ou encore sous la forme d'un petit garçon qui correspond à une dénomination habituelle du Christ à l'époque (en grec παῖς / *paîs*, l'« enfant ») ; ce n'est qu'à partir de la fin du IVe siècle qu'il est représenté plus âgé et barbu, sous l'inspiration du modèle du philosophe enseignant de l'Antiquité. Ces deux types distincts de représentations coexisteront pendant près de deux siècles encore[273].

À partir du Ve siècle, c'est le caractère divin qui constituera la dimension principale des représentations, appuyant l'insistance du Credo de Nicée sur l'égalité du Père et du Fils et traduisant la structuration par la hiérarchisation et le dogme, dans une image de la « gloire de Dieu » qui dominera l'art chrétien jusqu'à l'art gothique[273]. L'aspect humain perdurera cependant à travers les icônes, bien que la plupart aient été détruites lors de la crise iconoclaste[n 61], qui trouveront un prolongement dans l'art byzantin qui fera la synthèse entre les aspects humain — idéalisé en philosophe enseignant — et divin, légitimé depuis le concile de Nicée II en 787.

Les traditionnelles représentations de la *Vierge à l'Enfant* puisent quant à elles leurs origines dans les représentations de la déesse d'origine égyptienne Isis[283] allaitant Harpocrate, l'Horus enfant[284]. Paradoxalement, alors que l'enfance de Jésus est presque totalement éludée par les évangélistes canoniques, l'enfant Jésus (le « petit Jésus » en langue populaire) est un des thèmes les plus présents dans l'iconographie chrétienne. Le sujet de la *Vierge à l'enfant* est ainsi le plus représenté de tout l'art chrétien devant la Crucifixion[285].

Art occidental

Fra Angelico, *Descente de Croix*, vers 1440, Museo di San Marco, Florence

L'Église catholique autorisant les représentations du Christ, celui-ci a été l'objet d'un nombre incalculable de figurations sous forme de portraits, de tableaux mettant en scène sa vie, de sculptures, de gravures, de vitraux, etc. Dans l'art occidental, le personnage de Jésus est certainement celui qui a fait l'objet du plus grand nombre de représentations. Une des figurations les plus courantes est celle du Christ en croix, au moment de sa Passion. Toutes ces représentations relèvent de la création artistique, aucune image contemporaine au Christ ne nous étant parvenue. Quelques images achéiropoiètes (« non faites de main d'homme ») — dans une christianisation de la tradition païenne des « images tombées du ciel » — prétendent représenter le « véritable » visage de Jésus. Malgré la diversité des artistes et des époques, elles ont toutes quelques traits communs. En fait, les représentations de Jésus obéissaient à des canons artistiques précis[286], basés sur la tradition et les plus anciennes représentations connues : Jésus est présenté comme un homme blanc, de taille moyenne, plutôt mince, au teint mat et aux cheveux bruns, longs ; il sera plus tardivement représenté avec une barbe[287].

Sa tête est souvent entourée d'un cercle lumineux ou doré, appelé auréole, attribut courant figurant la sainteté d'un personnage. Quand elle s'applique à Jésus, cette auréole est souvent marquée conventionnellement d'une croix (généralement rouge), qui permet de l'identifier sans ambiguïté.

L'expression des yeux est l'objet d'une attention particulière des artistes. De même, la position de ses mains a souvent une signification religieuse. L'Église catholique ayant exprimé le souhait que la vie de Jésus puisse être comprise par tous, il n'est pas rare de trouver en Afrique des figurations du Christ en homme Noir, ou en Amérique du Sud des représentations de sa vie avec des vêtements locaux. Ce phénomène est ancien, puisque les artistes de la Renaissance représentaient déjà Jésus entouré de personnages habillés selon la mode de leur siècle (voir le groupe de personnes à droite sur le tableau de Fra Angelico, *Descente de Croix*).

Au Moyen Âge, les représentations visuelles avaient une fonction éducative : en mettant en scène la vie de Jésus-Christ, on diffusait la culture chrétienne à des personnes ne sachant généralement pas lire, et n'ayant de toute façon pas accès aux livres, y compris aux livres saints tels que la Bible. C'est ce qui est à l'origine de la crèche de Noël, tradition encore très active dans les milieux chrétiens. Certaines scènes sculptées sur les calvaires bretons, comme celui de la chapelle de Tronoën par exemple, sont de véritables résumés de la vie de Jésus. De même, toute église catholique est pourvue d'un chemin de croix (en latin *Via Crucis*) qui figure en 14 étapes, appelées « stations », les différents moments de la Passion du Christ, depuis sa condamnation jusqu'à sa mise au tombeau. Généralement réparties

sur les pourtours de la nef, ces étapes sont représentées le plus souvent par des tableaux ou des petites sculptures ; pour les plus simples il s'agit seulement d'une croix accompagnée du numéro de la station. Jusqu'à récemment dans toutes les maisons catholiques, les pièces principales et les chambres étaient pourvues d'un christ en croix, généralement accroché sur le mur au-dessus du lit ou de l'accès à la pièce.

Art byzantin

Icône du Christ, basilique Sainte-Sophie de Constantinople (aujourd'hui Istanbul). Détail de la mosaïque de la déisis (« supplication »), v. 1260.

Les orthodoxes acceptent la représentation du Christ en deux dimensions. La représentation la plus courante est celle des icônes.

Au VIIIe siècle, sous la poussée des Arabes à l'Est et des Bulgares à l'Ouest, des mesures seront prises dans l'Empire romain d'Orient contre les images et les statues qui peuplent les églises dans le but d'unifier l'empire derrière le seul chrisme, déclenchant la crise iconoclaste qui durera plus d'un siècle[288]. Après la fin des guerres iconoclastes, le christianisme oriental donne lieu au développement d'un art spécifique, l'icône, basée sur une grammaire picturale très organisée. Ces images sont sacrées, l'esprit du ou des personnages représentés est censé « habiter » la représentation. L'iconographe — le peintre d'icône — se prépare à la fois par un apprentissage théologique et par une ascèse, le plus souvent le jeûne et la prière.

Les icônes sont anonymes jusqu'au XVe siècle.

Dans le théâtre

La « Passion du Christ » était un des sujets traditionnels des mystères médiévaux.

Romans

- Nikos Kazantzakis, *La Dernière Tentation du Christ*, 1954[289].
- Mikhaïl Boulgakov, *Le Maître et Marguerite*, roman russe achevé en 1940 et publié en 1967.
- Michael Moorcock, *Voici l'homme* (1969), où un voyageur temporel arrive en l'an 28 pour rencontrer Jésus.
- Philip José Farmer, *Les Dieux du fleuve* (1984), roman de science-fiction où toute l'humanité a été ressuscité et où un personnage est peut-être Jésus.
- José Saramago, *L'Évangile selon Jésus-Christ*, 1991[290].
- Norman Mailer, *L'Évangile selon le Fils*, 1998[291].
- Andreas Eschbach, *Jésus vidéo* (1998) et sa suite *L'Affaire Jésus* (2014), romans de science-fiction où un voyageur temporel est parti à Jérusalem dans les années 30 et laissé un manuel de camescope retrouvé à la fin du XXe siècle lors de fouilles archéologiques.
- Éric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Pilate*, 2000[292].
- Richard Zimler, *Lazare*, Paris, Cherche Midi, 2021.

Au cinéma

- 1916 : *Intolérance* (*Intolerance*) de David Wark Griffith.
- 1953 : *La Tunique* (*The Robe*) de Henry Koster avec Richard Burton (un tribun Romain chargé de crucifier le Christ est profondément touché par lui et se convertit à la foi chrétienne. Il ramasse la sainte Tunique du Christ au pied de la croix et rejoint les apôtres pour évangéliser l'Empire romain).
- 1959 : *Ben Hur* de William Wyler avec Charlton Heston (le film se déroule dans la Judée des années 19-30 apr. J.-C. et met en scène un juif, Juda Ben Hur, qui perd sa famille, ses biens et sa liberté à cause de l'occupant romain et décide de se venger ; il rencontre le Christ à plusieurs reprises et assiste à sa Crucifixion).
- 1961 : *Le Roi des rois* (*King of Kings*) de Nicholas Ray avec Jeffrey Hunter, Robert Ryan.
- 1964 : *L'Évangile selon saint Matthieu* (*Il Vangelo secondo Matteo*) de Pier Paolo Pasolini.
- 1965 : *La Plus Grande Histoire jamais contée* de George Stevens.
- 1973 : *Jésus Christ Superstar*, comédie musicale de Norman Jewison.
- 1976 : *Le Messie (Il Messia)* de Roberto Rossellini.
- 1977 : *Jésus de Nazareth* de Franco Zeffirelli, un feuilleton télévisé de 6 h 16 min réalisé sur demande du pape Paul VI.
- 1979 : *Jésus* ou *Le Film Jésus* de Peter Sykes et John Krisch.
- 1979 : *Monty Python : La Vie de Brian* de Terry Jones ; film comique inspiré de la vie de Jésus ; le personnage central, un Galiléen du Ier siècle nommé Brian, est pris par erreur pour un Messie, et adoré comme tel par la foule ; le film se moque de la crédulité populaire, du « suivisme » des foules, et des superstitions religieuses.
- 1988 : *La Dernière Tentation du Christ* de Martin Scorsese (une adaptation du roman éponyme de Nikos Katzantakis).
- 1995 : *Marie de Nazareth* de Jean Delannoy (Un film qui raconte la vie de Jésus et de Marie).
- 2004 : *La Passion du Christ* de Mel Gibson (les douze dernières heures de la vie du Christ).

- 2006 : *La Nativité* de Catherine Hardwicke.
- 2014 : *Son of God* de Christopher Spencer.

Dans son analyse de quelques œuvres de cette filmographie (celles de Pasolini, Scorsese, et M. Gibson), le cinéaste Paul Verhoeven (membre par ailleurs du Jesus Seminar) écrit : « Jamais personne n'a tourné de film réaliste sur la vie du Christ. Je veux par là que personne n'a jusqu'ici voulu le décrire comme un simple humain, considérer ses « miracles » — pour autant qu'ils aillent à l'encontre des lois de la nature — comme « impossibles » et par conséquent, les effacer ou les réinterpréter. » À l'exception du film des Monty Python, dit Verhoeven, « le cinéma s'est généralement contenté de paraphraser les Évangiles avec un surplus de sainteté »[293].

Musique sacrée

Oratorio le Messie de Georg Friedriech Haendel.

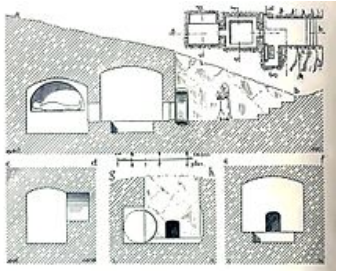
Comédie musicale

- 1971 : *Jesus Christ Superstar*, opéra-rock
- 2017 : *Jésus de Nazareth à Jérusalem*

Reliques

Staurothèque byzantine du début du IXe siècle contenant des fragments de la « Vraie Croix », Metropolitan Museum of Art, New-York.

Jésus de Nazareth qui, pour les chrétiens, est ressuscité avec son enveloppe charnelle, a pu néanmoins laisser des traces de sa vie matérielle qui peuvent être considérées comme des reliques par certains croyants, ce suivant des traditions plus anciennes : dès l'époque paléochrétienne, on montrait aux pèlerins qui faisaient le voyage de la Terre Sainte différentes reliques vétérotestamentaires comme la verge d'Aaron qui, d'après l'Épître aux Hébreux, était conservée dans l'arche de l'Alliance dans le saint des saints du Temple de Jérusalem<[v 67].



Tombeau de Jésus selon le père Louis-Hugues Vincent (1912).

Le culte des reliques relatives à la vie et la Passion de Jésus a débuté vers 325, avec la tradition de l'excavation du tombeau enfoui de Jésus (kokh de type loculus ou arcosolium) sur l'ordre de l'empereur Constantin[294]. La découverte légendaire[295] de la « vraie Croix », que la tradition attribuera par la suite à l'impératrice Hélène, mère de Constantin, est probablement contemporaine de ces fouilles[296] et un complexe d'édifices cultuels de dévotions est bientôt construit pour accueillir les pèlerins. Cette découverte semble avoir eu un grand retentissement et, dès les Ve et VIe siècles, les pèlerins les plus illustres affluent pour obtenir des fragments de l'objet[296] que l'on retrouve dès cette époque en Occident. En 680, le pèlerin Arculfe atteste qu'il a vu à Jérusalem, dans l'*Anastasis* — première église de la Résurrection — exposée une série de reliques : le plat de la Cène, l'éponge et la lance qui a percé le flanc de Jésus lors de la Crucifixion, ainsi qu'un suaire ayant couvert le visage de Jésus au tombeau[297].

Le développement du culte des reliques qui s'ensuit à la période carolingienne[298] — pour atteindre, à la suite des croisades, son apogée au Moyen Âge — relève d'une « spiritualité du voir et du toucher »[299] qui essaie d'entrer en contact avec la sainteté dont sont porteurs les « témoins » matériels de la vie de Jésus, témoins matériels qui tendent dès lors à se multiplier et se disséminer un peu partout à travers l'Europe, après avoir été centralisés dans un premier temps à Constantinople. Devenues signe, voire enjeu, de pouvoir et de légitimité[300], elles vont rapidement faire l'objet, comme le montre Peter Brown, d'un intense commerce[301] ; d'autres auteurs ont également montré l'essor de ce commerce selon un trajet Orient vers Occident à partir des croisades[302].

Si les reliques se rapportant à Jésus sont littéralement innombrables, on peut cependant les classer en plusieurs catégories : au-delà des « *ipsissima loca* » — « lieux-même » qui ont pu voir évoluer Jésus[303] — on peut relever les instruments de la Passion (notamment la couronne d'épines, l'éponge, la lance qui lui a percé le flanc, etc.), les reliques corporelles liées à la vie publique de Jésus (calice utilisé lors de la Cène) ou même à son enfance (sang, sandales, dents de lait…), et les linges funéraires et suaires. Il faut noter que beaucoup des reliques sont rejetées par les autorités religieuses[304] et que les excès de leurs cultes ont par ailleurs souvent fait l'objet de débats et de contestations.

Notes et références

Notes

1. Le Christ criophore (du grec κριός / *krýos*, « bélier » et φόρος / *phorós*, « qui porte ») porte une brebis sur ses épaules.

Un coq est placé à sa droite, et une autre brebis à sa gauche. Il porte dans sa main droite une *mulctra*, un vase à traire le lait de brebis. Dans l'iconographie paléochrétienne, certains savants comme Giovanni Battista de Rossi ont voulu faire de ces thèmes iconographiques des symboles spécifiquement chrétiens : le coq symbolise le reniement de Pierre, le mouton la brebis égarée et le lait l'Eucharistie. L'art chrétien naissant a en fait remployé des motifs iconographiques païens tout en leur infusant un sens nouveau. Cf Alphonse Veyries, *Les figures criophores dans l'art grec, l'art gréco-romain et l'art chrétien*, E. Thorin, 1884, p. 71.

2. 1/ Simon 10,2 %, 2/ Joseph 9,2 %, 3/ Juda 7,1 %, 4/ Éléazar 7,1 %, 5/ Johanan 5,1 %, 6/ Joshua (Jésus) 4,1 %, 7/ Hananiah 3,4 %, 8/ Jonathan 3 %, 9/ Mattathias 2,5 %, 10 / Ménahem 1,8 %
3. À six reprises dans les évangiles, sauf Marc, par ex. Mt 2. 23 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%202%3A23), et six dans les Actes, par ex. Ac 2. 22 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=ACTS%202%3A22)
4. Un passage des *Actes des Apôtres* rapporte que l'avocat Tertulle accuse l'apôtre Paul en ces termes : « Nous avons trouvé cet homme, qui est une peste, qui excite des divisions parmi tous les Juifs du monde, qui est chef du parti [en grec αἵρησις / *haíresis*] des nazoréens. » (Ac 24. 5 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=ACTS%2024%3A5))
5. À quatre reprises dans l'évangile selon Marc et deux, selon Luc, par ex. Mc 1. 24 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%201%3A24).
6. En grec Ναζαρά, Ναζαρέθ ou Ναζαρέτ.
7. Au radical du « maître », *Rab*, s'ajoute *-ou* (*notre*) et *-ni* (le *nun* — le "n" — est euphonique et le *yod* — le "i" — signifie « à moi »). Ce mot translittéré, et non traduit, dans l'appellation affective utilisée par Marie de Magdala en Jn 20. 15-16 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2020%3A15-16) pourrait se traduire par « notre maître à moi », cf. J. Weingreen, *Grammaire élémentaire de l'hébreu biblique*, éd. Beauchesne, coll. « Langues anciennes », 1988
8. Dans le grec de l'Évangile selon Jean : Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος ὁ βασιλεῦς τῶν Ἰουδαίων.
9. L'existence d'un tel village à cette époque est confirmée par l'archéologie qui trouve des traces à la période hellénistique, au plus tôt au IIe siècle av. J.-C., le village ne devant pas abriter plus de 400 habitants à l'époque de Jésus ; Jacques Brien (dir.), *Terre sainte, cinquante ans d'archéologie*, éd. Bayard, 2003, p. 845 à 855.
10. Selon Charles Perrot, les récits de l'enfance de Jésus de Matthieu et Luc « posent de nombreux problèmes littéraires et historiques, tant leur écriture apparaît tardive, relevant plutôt du merveilleux à la manière des récits d'enfance du monde judéo-hellénistique ». Source : Charles Perrot, « Les récits de l'enfance de Jésus (http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsidt=1561362) », dans *Les dossiers d'archéologie*, 1999 - 2000, nº 249, p. 100-105
11. Ainsi, Matthieu utilise par exemple le thème de l'infanticide que l'on retrouve dans le passage sur la naissance de Moïse présentée par Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques*, II, 205-209) ; ou encore Luc fait par exemple référence à une églogue de Virgile, bien connue à l'époque, où est annoncée la naissance d'un enfant divin né d'une vierge, allusion à la naissance d'Auguste ; cf. Jens Schröter (trad. de l'allemand), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7), p. 70-71
12. Quelques historiens et exégètes placent la naissance et mort de Jésus entre les années mentionnées parmi lesquels les chercheurs anglo-saxons : D. A. Carson, Douglas J. Moo et Leon Morris. *An Introduction to the New Testament.* Grand Rapids, MI: Zondervan Publishing House, 1992, 54, 56 ; Michael Grant, *Jesus: An Historian's Review of the Gospels*, Scribner's, 1977, p. 71 ; John P. Meier, *A Marginal Jew*, Doubleday, 1991–, vol. 1:214 ; E. P. Sanders, *The Historical Figure of Jesus*, Penguin Books, 1993, p. 10–11, et Ben Witherington III, « Primary Sources », *Christian History* 17 (1998) No. 3:12–20.
13. Même si le recensement de la Judée, également évoqué dans l'évangile selon Luc, eut lieu après la déposition d'Hérode Archélaos en 6 de notre ère, quand Publius Sulpicius Quirinius était gouverneur de Syrie, cf. Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy, 1864, tome 1, p. 232–235 (https://books.google.fr/books?id=pzMAAAAAMAAJ&pg=RA2-PA232&dq=recensement+Jud%C3%A9e+4).
14. Voir An -1.
15. Première mention connue sans équivoque, dans le Chronographe de 354, partie XII : VIII kal. Ian. natus Christus in Betleem Iudeae (« Huit jours avant les calendes de janvier, naissance du Christ à Bethléem en Judée »). Mais, par divers recoupements avec des recensions plus anciennes, on peut penser qu'il existait une cérémonie de ce type dès 336. Source : (en) Susan K. Roll, *Toward the Origins of Christmas*, Peeters Publishers, 1995, p. 85.
16. L'évangile selon Luc lui trace une ascendance paternelle et le donne pour fils de Joseph fils d'un « Héli fils de Matthan » tandis que l'évangile selon Matthieu parle de Joseph « fils de Jacob fils de Matthan ».
17. Décrit comme charpentier (Mc 6. 3 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%206%3A3)) et lui-même fils de charpentier (gr : τέκτονος υἱός, Mt 13. 55 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2013%3A55)), le terme grec *tektōn* pouvant également signifier « menuisier », « maçon », « artisan » ou encore « constructeur » ; cf. Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 111
18. Il y a débat sur le degré de culture et la position sociale attachés à ces métiers que certains chercheurs jugent élevés (par exemple Michel Quesnel, *Jésus et le témoignage des évangiles*, *op. cit.*, p. 202.), d'autres modestes ; pour l'état de la question voir Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 111 et 163-166

19. « La parenté, à un degré indéterminé, du prêtre Zacharie ou d'Élisabeth avec Marie place Jésus dans un milieu très proche du Temple, ce qui conduit des historiens modernes à lui supposer une origine sacerdotale », cf. Baslez 2017, p. 83 ; les recherches de Simon-Claude Mimouni publiées en 2015 l'amènent a considérer l'appartenance sacerdotale de la famille de Jésus comme « de plus en plus évidentes, pour ne pas dire certaines », cf. Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 258
20. Virginité perpétuelle qui est une doctrine catholique et orthodoxe, qu'il ne faut pas confondre avec la doctrine chrétienne de la Conception virginale de Jésus, ni avec le dogme catholique de l'Immaculée conception de Marie
21. Pour « ingénieuse » qu'elle soit, la position de Jérôme est considérée comme « complexe », voire « des plus farfelue » (Mimouni) dans la mesure « où elle aboutit à la neutralisation complète des quatre frères de Jésus » dont deux ont pour père Clopas, le frère de Joseph, et les deux autres pour mère Marie, femme d'Alphée, qui épouse Clopas en secondes noces ; elle est également « inadéquate » (Marguerat) dans la mesure où , après examen des sources, jamais le terme « adelphos » n'est affecté à un champ de signification allant jusqu'au cousinage.
22. La lecture traditionnelle catholique veut que l'offrande présentée à cette occasion soit celle du rachat du premier-né. Cependant, l'offrande de deux tourterelles citée dans l'épisode de la présentation au Temple n'est que celle de la purification de l'accouchée (Lv 12. 1-8 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=Lv%2012%3A1-8)).
23. Cf. par exemple Pseudo-Matthieu
24. Particulièrement le Protévangile de Jacques, l'Évangile de l'Enfance selon Thomas et l'Évangile du Pseudo-Matthieu ; cf. Jens Schröter (trad. de l'allemand), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7), p. 75
25. Anne et Joachim, qui reflète peut-être une tradition plus antique, non attestée ailleurs.
26. La *Légende dorée* de Jacques de Voragine o.p.
27. « Jésus est connu comme fils d'une femme veuve. […] Dans un milieu de civilisation artisanale, on entrevoit, du point de vue pratique, son apprentissage du métier sous la direction de Joseph mais aussi, du point de vue psychologique, son adoption du mode de vie qu'il a vu réalisé chez son père » (cf. Pierre Grelot, *Joseph et Jésus*, Beauchesne, 1975, p. 2)
28. Même si la région faisait partie de l'administration romaine, le latin y était pratiquement inconnu comme langue administrative.
29. Irénée de Lyon, se basant sur un verset johannique (Jn 8. 57 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%208%3A57)) a pu considérer que c'est plus près de l'âge de cinquante ans que le ministère a débuté, âge canonique que Jésus n'aurait pas franchi dans une interprétation qui résiste difficilement à l'analyse philologique [119]. Cette approche d'un Jésus proche de cinquante ans, défendue par l'exégète Georges Ogg dans les années 1940, n'est plus retenue ; cf. John B. Cobb,*Thomas pris de doute*, Van Dieren ed., 1998 qui fait un tableau des nouvelles réceptions de Jésus, y compris les réceptions ethno-théologiques.
30. Des durées plus importantes sont parfois avancées : un manuscrit tardif parle d'un ministère s'étendant de 46 à 58 ; cf. George Ogg, *The Chronology of the Public Ministry of Jesus*, Cambridge University Press, 1940, p. 94
31. Jean le Baptiste est le fils d'une famille sacerdotale de Jérusalem, où son père Zacharie est grand-prêtre, avec laquelle il semble avoir rompu ; cf Émile Puech, « Jean-Baptiste était-il essénien ? », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 172 ; Baslez 2017, p. 83
32. Sa tenue évoque les prophètes et évoque les vêtements d'Élie et il ne fait pas de doute que Jésus l'identifie au prophète qui devait « tout remettre en ordre » et préparer l'avènement de Dieu, cf. Simon Legasse, « Jean-Baptiste et Jésus dans les évangiles », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 184, 189.
33. Les évangiles s'accordent sur le nombre (Mt 10. 1-4 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2010%3A1-4), Mc 3. 13-19 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%203%3A13-19) Lc 6. 12-16 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%206%3A12-16) et Jn 6. 67-71 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%206%3A67-71)) mais ne rapportent pas les mêmes listes de noms, qui diffèrent sur des détails.
34. On trouve le mot « apôtres » dans selon Luc (Lc 6. 13 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%206%3A13)) mais le seul passage des évangiles où on parle explicitement des « Douze apôtres » est dans selon Matthieu Mt 10. 2 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2010%3A2)
35. cf.Mc . 7-13 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%20%3A7-13) et parallèles ; Albert I. Baumgarten, « Jésus de Nazareth », in Jean-Robert Armogathe (dir.) *Histoire générale du christianisme*, vol I, éd. Quadrige/P.u.f., 2010, p. 28
36. *Jacques et Jean, fils de Zédédée*, *Matthieu*, *Judas*… sont des patronymes sémitiques classiques
37. Les rédacteurs des évangiles lui donnent une connaissance des textes religieux dans les nombreuses polémiques qui émaillent les évangiles, notamment avec les pharisiens, et dont il se sort avec virtuosité, toute… pharisienne, comme le montre la discussion sur le respect du shabbat quand une vache tombe dans le puits. La structure rhétorique est celle mise au point par les pharisiens au point que certains auteurs récents (eg Hyam Maccoby *Jesus the pharisee* (2003) et James DG Dunn *Jesus, Paul and the Law: Studies in Mark and Galatians*, John Knox Press 1990) en font un pharisien. Les récits concluent que ses adversaires n'osent plus l'affronter (cf. Mt 22. 46 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2022%3A46), Mc 12. 34 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2012%3A34), Lc 20. 40 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%2020%3A40))

38. Étienne Nodet o.p. signale que la structure du groupe « Jésus + disciples » correspond à la structure « Maître + disciples » que pratiquaient seuls les maîtres pharisiens. Dans Étienne Nodet o.p. et Marie Françoise Baslez *La crise maccabéenne : Historiographie juive et traditions bibliques*, CERF, recension et interview de Nodet dans « Le Monde de la Bible, nº 168 »
39. Même s'il peut l'interpréter différemment : voir l'épisode repris dans Jn 7. 21-24 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%207%3A21-24))
40. Les apôtres sont nommés dans Mt 10. 2-5 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2010%3A2-5), Mc 3. 13-19 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%203%3A13-19), Lc 6. 12-16 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%206%3A12-16). « Iscariote » vient du latin *sica* qui donne « sicaire ». La présence d'un Zélote et d'un sicaire parmi les proches de Jésus a nourri un débat chez les exégètes sur la proximité de ce courant révolutionnaire avec les idées de Jésus mais cette approche est désormais frappée d'obsolescence ; voir « Jésus et les Zélotes » S.G.F. Brandon, 1967 et John Paul Meier, *Un certain juif : Jésus. Les données de l'histoire*, vol. III
41. L'épisode du lavement des pieds (Jn 13. 3-17 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2013%3A3-17)) montre Jésus accomplissant un acte de servitude absolue, qu'il n'est possible d'exiger que d'un esclave non juif (*Mekhilta*, citée dans *Le Talmud* de R.A.Cohen). Cette idée est exprimée sans son geste radical dans les synoptiques (Mt 20. 24-28 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2020%3A24-28), Mc 10. 41-45 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2010%3A41-45), Lc 22. 24-27 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%2022%3A24-27)).
42. L'évangile selon Matthieu le fait s'adresser aux « brebis perdues de la maison d'Israël » Mt 15. 24 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2015%3A24) ou Mt 10. 6 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2010%3A6) ou Bible de Jérusalem.
43. D'après le seul évangile selon Luc, Lc 23. 6-12 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%2023%3A6-12)
44. Jn 19. 19 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2019%3A19) cité par Claude Tassin ; dans les bibles en grec « ἰησοῦς ὁ *ναζωραῖος* ὁ βασιλεὺς τῶν ἰουδαίων » et, dans la Vulgate en latin, « Iesus *Nazarenus* Rex Iudaeorum ».
45. Suivant l'évangile selon Jean. Pour une majorité de chercheurs, la date donnée par les évangiles synoptiques, vendredi 15 de Nisan, correspondant au jour de la Pâque, est inconcevable pour une exécution car cela aurait constitué une faute politique grave de la part des Romains ; cf. Michel Quesnel, « Jésus et le témoignage des évangiles » in *Aux origines du Christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 200.
46. Cette dernière date est celle justifiant le choix de l'an 1 dans le calcul de Denys le Petit. Raymond E. Brown note la tendance chez les chercheurs à privilégier la première date et rejeter cette seconde date sans doute trop tardive (cf. Raymond E. Brown, *La Mort du Messie* (trad. de l'anglais), éd. Bayard 2005, (éd. orig. 1994), p. 1510).
47. « Blinzer (*Prozess*, p. 101-102) a énuméré les options d'environ cent auteurs concernant l'année de la mort de Jésus : aucun de ceux qu'il cite n'a opté pour l'an 34 (en fait, c'est le cas de Zeitlin) ou 35, alors qu'un à trois d'entre eux privilégiaient respectivement les années 26, 27, 28, 31, 32 et 36. Treize ont opté pour 29, cinquante-trois pour 30, et vingt-quatre pour 33 - ce qui rejoint la fourchette évoquée ci-dessus. » ; Raymond E. Brown, *La Mort du Messie* (trad. de l'anglais), éd. Bayard 2005, (éd. orig. 1994), p. 1512).
48. « [L]es diverses tentatives pour concilier les contradictions chronologiques entre les synoptiques et Jean sont non plausibles, inutiles, et trompeuses. Les deux traditions évangéliques nous ont donné des informations chronologiques inconciliables. » ; Raymond E. Brown, op. cit., 2005, p. 1506
49. Le thème de Dieu révoquant la mort elle-même apparaît dès la Bible judaïque, voir la scène de la Vision d'Ézéchiel, Ez 37,1-28 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=EZEK%2037,1-28). « C'est YHWH qui fait mourir et vivre, qui fait descendre au shéol et en remonter » (1S 2. 6 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=1SAM%202%3A6)).
50. « De même que tous les autres écrivains juifs, [Juste de Tibériade] n'a fait aucune mention de la venue du Christ, des choses qui lui sont arrivées, de ses miracles » ; cf. Photios, Bibliothèque, *Juste de Tibériade*, codice 33 de la *Chronique des rois des Juifs*, sur le site remacle.org (http://remacle.org/bloodwolf/erudits/photius/juste.htm)
51. Voir en particulier les ouvrages récents (en) Peter Schäfer, *Jesus in the Talmud*, Princeton University Press, 2007, 210 p. (ISBN 978-0-691-14318-7) et Thierry Murcia, *Jésus dans le Talmud et la littérature rabbinique ancienne*, Brepols, 2014, 810 p. (ISBN 978-2-503-55215-6)
52. Thierry Murcia relève toutefois deux détails : d'une part, l'usage de la dénomination « Fils de Panthera » par la tradition rabbinique pour désigner Jésus dont le père, Joseph, ou un aïeul peut avoir porté « Panthera » comme nom ; d'autre part, l'attestation d'une activité thaumaturgique de Jésus et de certains de ses disciples ; cf. Thierry Murcia, *Jésus dans le Talmud et la littérature rabbinique ancienne*, Brepols, 2014 (ISBN 978-2-503-55215-6), p. 671
53. Manger avec des chrétiens d'origine païenne contrevient aux lois alimentaires et cérémonielles
54. Abandon de la circoncision, de l'immersion et des sacrifices légaux dans le culte au profit de la cène
55. « L'Oint » (ou « le Voyageur ») cf. article *Messie*
56. Jésus fils de Maryam
57. On les retrouve dans les sourates 3, 4, 5, 19, 21, 23, 43 et 61
58. Le « Sois ! »
59. la Trinité étant assimilée au polythéisme
60. Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ, *Iesos Christos Theou Uios Sôter*, Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur

61. À l'exception de certaines qui se trouvaient dans les zones géographiques déjà dominées par l'Islam

Versets

1. Lc 3. 28-29 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%203%3A28-29)
2. Jn 19. 19 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2019%3A19), cf. Claude Tassin, « Jean-Baptiste et les baptistes », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 178.
3. Ps 8. 5 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=PSA%208%3A5)
4. Ez 2. 1 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=EZEK%202%3A1)
5. Dn 7. 13 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=DAN%207%3A13)
6. Ainsi qu'on le suggère dans Mt 16. 28 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2016%3A28)
7. Lc 4. 41 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%204%3A41), Lc 9. 20-21 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%209%3A20-21), Mt 16. 16-20 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2016%3A16-20)
8. Lc 4. 3 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%204%3A3), Mt 4. 3 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%204%3A3)
9. Lc 4. 41 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%204%3A41), Mc 3. 11 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%203%3A11), Mt 8. 29 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%208%3A29)
10. Mc 15. 39 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2015%3A39), Mt 14. 33 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2014%3A33), Jn 1. 49 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%201%3A49), Jn 11. 27 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2011%3A27)
11. Jn 10. 36 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2010%3A36), Lc 22. 70 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%2022%3A70), Mt 26. 63-64 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2026%3A63-64)
12. Mt 1. 1-7 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%201%3A1-7), Lc 3. 23-28 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%203%3A23-28)
13. D'après les évangiles selon Luc Lc 2. 4 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%202%3A4) et Matthieu Mt 2. 1- (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%202%3A1-).
14. Lc 2. 4-11 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%202%3A4-11)
15. Prophétie de Michée sur la naissance du Messie à Bethléem Mi 5. 2-4 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MICAH%205%3A2-4).
16. Lc 1. 78 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%201%3A78)
17. Ma 4,2 dans la Bible Segond.
18. Mt 1. 18-25 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%201%3A18-25), Lc 1. 26-38 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%201%3A26-38)
19. Lc 1. 27 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%201%3A27)
20. Lc 2. 7 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%202%3A7)
21. Mt 12. 46-50 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2012%3A46-50) et parallèles, cité par André Benoît.
22. Jn 7. 5 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%207%3A5)
23. Lc 2. 21-24 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%202%3A21-24)
24. Lc 2. 52 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%202%3A52))
25. Mc 6. 3 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%206%3A3), Mt 13. 55 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2013%3A55) et Jn 6. 42 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%206%3A42).
26. Lc 4. 16 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%204%3A16)
27. Jn 8. 6 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%208%3A6)
28. Jn 12. 20-22 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2012%3A20-22), cité par Pierre Debergé, *La Galilée, une terre païenne ?*, *op. cit.*, p. 293. Philippe étant un surnom grec, ce passage suggère qu'il était hellénisant.
29. Cf. par exemple Jn 7. 41-42 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%207%3A41-42), cité par Geza Vermes, *op. cit.*, 2003, p. 230.
30. Mt 4. 13 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%204%3A13)
31. Jn 3. 22 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%203%3A22), Jn 4. 1-3 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%204%3A1-3)
32. Mt 26. 73 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2026%3A73)
33. Jn 7. 1 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%207%3A1)

34. Mt 11. 2-20 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2011%3A2-20) cité par Claude Tassin, « Jean-Baptiste et les baptistes », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/LeMonde de la Bible, 2000, p. 181.
35. Gal 3. 27-29 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=Gal%203%3A27-29) cité par Claude Tassin, « Jean-Baptiste et les baptistes », *op. cit.*, p. 179.
36. (Mc 8. 22-26 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%208%3A22-26)) puis (Mc 10. 46-53 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2010%3A46-53))
37. (Mc 9. 14-29 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%209%3A14-29))
38. Cf. Mc 7. 33 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%207%3A33) cité par D. Marguerat, *Jésus guérisseur…*, *op. cit.*
39. Mc 16. 17-18 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2016%3A17-18), cité par Gérard Israël, *Jésus au regard de son peuple*, *op. cit.*
40. Mt 5. 43-48 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%205%3A43-48), cité par Daniel Marguerat
41. Lc 3. 7-14 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%203%3A7-14), cité par Daniel Marguerat
42. « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (Mc 2. 23-28 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%202%3A23-28))
43. Mc 14. 13-15 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2014%3A13-15)
44. Mc 11. 15-19 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2011%3A15-19)
45. Jn 2. 20 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%202%3A20)
46. Mc 16 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2016), Mt 28 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2028), Mc 24 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2024) et Jn 20-21 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2020-21).
47. 1 Co 15. 1-11 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=1COR%2015%3A1-11)
48. Antiquités judaïques, XX, 197-203, sur le site Remacle.org (http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Flajose/juda20.htm).
49. Antiquités judaïques, XVIII, 63-64, sur le site Remacle.org (http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Flajose/juda20.htm).
50. *Lettres* X, 96, 7 [lire en ligne sur le site de l'université catholique de Louvain (http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/Pline_le_jeune_lettresX/lecture/10.htm) (page consultée le 22/08/2022)]
51. *Annales*, livre XV, 44, sur le site de l'Université catholique de Louvain (http://bcs.fltr.ucl.ac.be/TAC/AnnXV.html#44)
52. *Vie de Néron* (http://remacle.org/bloodwolf/historiens/suetone/table.htm), XVI, 3.
53. XXV, 11 (http://remacle.org/bloodwolf/historiens/suetone/table.htm)
54. Devarim (http://www.chabad.org/library/article.asp?AID=9970) ; Deutéronome 6:4
55. (Ésaïe 2:4)
56. Sourate 3, La famille de 'Îmran, 42 : « Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils ? Aucun homme ne m'a approchée. C'est ainsi, reprit l'ange, que Dieu crée ce qu'il veut. Il dit : Sois, et il est. »
57. Ainsi la sourate 4.171, dit : « Le Messie Jésus, fils de Marie, n'est qu'un Messager d'Allah, Sa parole qu'Il envoya à Marie, et un souffle (de vie) venant de Lui. Croyez donc en Allah et en Ses messagers. Et ne dites pas « Trois ». Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Allah n'est qu'un Dieu unique. » Il n'est pas engendré par Allah, mais placé dans le ventre de Marie par un ordre de Dieu. La sourate 19.35 : « Il ne convient pas à Allah de S'attribuer un fils. Gloire et Pureté à Lui ! Quand Il décide d'une chose, Il dit seulement : « Sois ! » et elle est. »
58. Sourate III, La famille de 'Îmran, 31 et Proto-évangile de Jacques
59. Sourate III, La famille de 'Îmran, 32, S. XIX, Marie, 16 et Proto-évangile de Jacques
60. Sourate III, La famille de 'Îmran, 39 et Proto-évangile de Jacques
61. Sourate XIX, Marie, 23 et Evangile du pseudo-Matthieu…
62. Sourate III, La famille de 'Îmran, 41, Sourate XIX, Marie, 30 et Evangile arabe de l'enfance
63. Sourate III, La famille de 'Îmran, 43, Sourate V, La Table, 110 et Evangile de l'enfance selon Thomas…
64. Sourate 4, 157
65. La sourate 4,157 dit : «… et à cause de leur parole : *Nous avons vraiment tué le Christ, Jésus, fils de Marie, le Messager d'Allah*… Or, ils ne l'ont ni tué ni crucifié ; mais ce n'était qu'un faux semblant ! Et ceux qui ont discuté sur son sujet sont vraiment dans l'incertitude : ils n'en ont aucune connaissance certaine, ils ne font que suivre des conjectures et ils ne l'ont certainement pas tué. »
66. Dt 4. 16-18 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=DEUT%204%3A16-18), Dt 27. 15 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=DEUT%2027%3A15), Ex 20. 4 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=EXOD%2020%3A4)
67. He 9. 3-4 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=HEB%209%3A3-4), cité par Benoît de Sagazan, *Des instruments de la Passion aux reliques corporelles*, in *Le Monde de la Bible*, nº 190, septembre-octobre-novembre 2009, p. 23–27.

Références

1. Cf. Michel Quesnel, « Jésus et le témoignage des Évangiles », dans *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le

Monde de la Bible, 2000, p. 201 ; Manfred Heim, *2000 dates pour comprendre l'Église*, éd. Albin Michel, 2010, p. 15 ; Pierre Geoltrain, « Les origines du Christianisme : comment en écrire l'histoire », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. XVII ; Simon Claude Mimouni in Mimouni *et al.* 2007, p. 61 ; Mattei 2011, p. 32 ; Raymond Edward Brown, *Que sait-on du Nouveau Testament*, éd. Bayard 2011, p. 28 ; Daniel Marguerat (dir.), *Introduction au Nouveau Testament*, éd. Labor et Fides, 4e éd., 2008, cité par *Le Monde de la Bible*, Hors-série « Que sait-on de Jésus », printemps 2009, p. 7.

2. Pierre Geoltrain, « Les origines du christianisme : comment en écrire l'histoire », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. XVII.
3. Mimouni et Maraval 2007, p. 45.
4. Dictionnaire de la Bible, entrée Jésus, Robert Laffont, 1989
5. Karel van der Toorn, Bob Becking et Pieter Willem van der Horst, *Dictionary of Deities and Demons of the Bible*, éd. Brill, 1999, p. 467 : « Iesous is the Greek form of the Hebrew personal name yĕhōšūʿa stamped after its postexilic variant yēšūʿa » ; Amy-Jill Levine et Marc Z. Brettler, *The Jewish Annotated New Testament*, éd. Oxford University Press, 2011, p. 4, 9, 167, extrait en ligne (https://books.google.be/books?id=DZRJ5zXUI2QC&pg=PA4).
6. Voir l'article dans le *Thayer's Lexicon*, in *Dictionary and Word Search for Iēsous (Strong's 2424)*. Blue Letter Bible. 1996-2008 (http://cf.blueletterbible.org/lang/lexicon/lexicon.cfm?strongs=G2424) (en)
7. Dictionnaire *Brown-Driver-Briggs*.
8. Le *Brown-Driver-Briggs*, la référence des dictionnaires d'hébreu biblique, rapporte que le sens de *Yeshua* peut également marquer l'« opulence » en plus de la salvation ; cf. Francis Brown, Samuel Rolles Driver et Charles Augustus Briggs, *Hebrew and English lexicon of the Old Testament*, éd. Clarendon Press, Oxford, 1939, p. 221, article en ligne (https://commons.wikimedia.org/w/index.php?title=File%3AA_Hebrew_and_English_Lexicon_%28Brown-Driver-Briggs%29.djvu&page=245)
9. « Les pères de l'Église ne manqueront pas d'utiliser cette homonymie : c'est "Jésus" (Christ) qui assure la victoire finale sur Amalek », in *Le Pentateuque. La Bible d'Alexandrie*, Cécile Dogniez et Marguerite Harl (dir.), Gallimard, Folio Essais, 2003, p. 731, note.
10. David Flusser, *Jésus*, éditions de l'éclat, 2005, 283 p. (ISBN 978-2-84162-101-9, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=OQECGIWI1KMC&printsec=frontcover)), p. 24
11. (en) Tal Ilan, *Lexicon of Jewish Names in Late Antiquity. Part I. Palestine 330 BCE - 200 CE*, Mohr Siebeck, 2002, p. 54-58
12. B. Feldman, Barabbas and the Gospel of Yeshua the Galilean (http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsidt=12420084), American Imago New York, 1982, vol. 39, nº 3, p. 181–193 et Jean-Paul Michaud, *Barabbas* (http://www.interbible.org/interBible/decouverte/comprendre/2003/clb_030926.htm), InterBible, 26 /09/003
13. Denis Fricker, *Jésus : idées reçues sur Jésus*, Éditions du Cavalier bleu, 2015, 128 p. (ISBN 978-2-84670-638-4, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=mA2IBwAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 6
14. François Blanchetière, « Reconstruire les origines chrétiennes : le courant "nazaréen" », in *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem*, nº 18, 2007, en ligne (http://bcrfj.revues.org/document229.html)
15. Simon Mimouni, « Les nazôréens descendant de l'Église de Jérusalem », in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 386–387.
16. John P. Meier, *Un certain juif Jésus. Les données de l'histoire. I. Les sources, les origines, les dates*, Éd. du Cerf, 2004, recension en ligne (http://observatoiredesreligions.fr/spip.php?article22&artsuite=0)
17. Selon B. Gärtner, cette dénomination ne serait pas à rapprocher des mots évoqués précédemment mais de *nesûrîm*, « sauvés » ou « rescapés » d'Israël, qui se trouve dans le Livre d'Isaïe (Is 49. 6 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=ISA%2049%3A6)) ; « sauvés » se retrouve en Ac 2. 47 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=ACTS%202%3A47). Une dérivation de נצר, *neser*, « descendant, rejeton » est moins convaincante
18. Pour les différentes hypothèses, voir Jean Zumstein, *L'Évangile selon saint-Jean : (13-21)*, Labor et Fides, 2007, p. 200
19. Simon Mimouni, « Les nazôréens descendant de l'Église de Jérusalem », *op. cit.*, p. 387.
20. Mimouni et Maraval 2007, p. 139-140.
21. Étienne Nodet, o.p., *La Crise maccabéenne, Historiographie juive et traditions bibliques*, éd. Cerf, 2005
22. Les paroles que les rédacteurs des évangiles placent dans la bouche de Jésus ne représentent pas les « paroles mêmes de Jésus » (les *ipsima verba*) mais seulement la manière dont au temps de la rédaction les disciples « ressentaient » Jésus ; cf Rudolf Bultmann, *Jésus. Mythologie et démythologisation*, éd. Seuil, 1968 et H. Conzelmann et A. Lindemann, *Guide pour l'étude du Nouveau Testament*, éd. Labor et Fides/le Monde de la Bible nº 39, 1999
23. Michel Quesnel, « Les sources littéraires de la vie de Jésus », (*Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 191) propose 65-95. La majorité des historiens pensent à une rédaction entre 70 et 110. Cf. Daniel Marguerat et alii, *Introduction au Nouveau Testament*, Labor et Fides, et Raymond E. Brown p.s.s., *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, Bayard, qui donne la fourchette 68-110.
24. Michel Quesnel, « Jésus et le témoignage des Évangiles », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 199.
25. Mattei 2011, p. 50.
26. Étienne Trocmé, *Jésus de Nazareth vu par les témoins de sa vie*, Delachaux et Niestlé, 1972, p. 141-142
27. John P. Meier, *Un certain juif : Jésus : Les données de l'histoire*, vol. I : *Les sources, les origines, les dates*, Cerf, 2004, 495 p. (ISBN 978-2-204-07036-2), p. 127
28. *Il est né (où?) le divin enfant* (http://www.cyberpresse.ca/noel/200912/23/01-933782-il-est-ne-ou-le-divin-enfant.php), Cyberpresse, 24 décembre 2009.

29. (en) Timothy Wiarda, *Interpreting Gospel Narratives : Scenes, People, and Theology*, B&H Academic, 2010, p. 75–78
30. (en) Brennan R. Hill, *Jesus, the Christ : Contemporary Perspectives*, Twenty-Third Publications, 2004, p. 89
31. Jens Schröter (trad. de l'allemand), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7), p. 71
32. Marguerat 2019, p. 60.
33. Jens Schröter (trad. de l'allemand), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7), p. 69-74
34. Michel Quesnel, « Jésus et le témoignage des évangiles », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 201–202.
35. Alain Houziaux, Corina Combet-Galland, Gérard Mordillat, Michel Quesnel, *Jésus-Christ, de quoi est-on sûr ?*, Éditions de l'Atelier, 2006, p. 52
36. Jens Schröter (trad. de l'allemand), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7), p. 68, 73
37. Jens Schröter (trad. de l'allemand), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7), p. 68
38. Armand Puig i Tàrrech (trad. du catalan), *Jésus, une biographie historique*, Paris/Perpignan, Éditions Desclée de Brouwer, 2016, 837 p. (ISBN 978-2-220-07322-4), p. 204-210
39. Dans cette hypothèse, la localité de Nazareth y aurait été substituée, à partir de Mt 2. 23 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%202%3A23). Source : (en) J. Spencer Kennard Jr., « Was Capernaum the Home of Jesus ? », *Journal of Biblical Literature*, vol. 65, nº 2, juin 1946, p. 131-141 (DOI 10.2307/3262610 (https://dx.doi.org/10.2307/3262610), lire en ligne (https://www.jstor.org/stable/3262610), consulté le 14 novembre 2018).
40. (en) Raymond Edward Brown, *The Birth of the Messiah. A Commentary on the Infancy Narratives in the Gospels of Matthew and Luke*, Anchor Bible, 1993, p. 513
41. Michel Quesnel, « Jésus et le témoignage des Évangiles », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 201.
42. Mattei 2011, p. 61.
43. R. J. Zwi Werblowsky, « Hanouca et Noël ou Judaïsme et Christianisme. Note phénoménologique sur les rapports du mythe et de l'histoire », in *Revue de l'histoire des religions*, 1954, vol. 145, nº 1, p. 30–68, article en ligne (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhr_0035-1423_1954_num_145_1_6960)
44. Christian Bonnet et Bertrand Lançon, *L'Empire romain de 192 à 325 : du Haut-Empire à l'Antiquité tardive*, éd. Ophrys, 1997, p. 127, extrait en ligne (https://books.google.be/books?id=ywwoCbXNq4wC&pg=PA127) ; Desroche Henri. Halsberghe (Gaston H.), *The Cult of Sol Invictus*, in *Archives des sciences sociales des religions*, 1973, vol. 36, nº 1, p. 176, résumé en ligne (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/assr_0335-5985_1973_num_36_1_2076_t1_0176_0000_2)
45. Mattei 2011, p. 63, n.35.
46. Philippe Rouillard, *Les Fêtes chrétiennes en Occident*, éd. Cerf, 2003, p. 27, extrait en ligne (https://books.google.be/books?id=RvMXLW3_LhoC&pg=PA27)
47. Béatrice Bakhouche, Alain Moreau et Jean-Claude Turpin, *Les astres et les mythes. La description du ciel*, Publications de la recherche Université Paul Valéry, 1996, p. 133
48. Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 110
49. Marguerat 2019, p. 53-55.
50. « Jésus, le mamzer (Mt.1.18) », *New Testament Studies*, vol. 47, nº 2, 2001, p. 227.
51. Dans un modèle antique éloigné de la conception moderne de la famille nucléaire et s'apparentant davantage à une structure communautaire clanique ; cf. Daniel Marguerat, *Jésus, ses frères, ses sœurs*, in *Le Monde de la Bible*, Hors-série printemps 2009, p. 53.
52. Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 111, 113
53. Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 165
54. Étienne Nodet o.p., *Qui sont les premiers chrétiens à Jérusalem*, in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 242.
55. André Benoît, *Les personnages de l'Évangile nommés Jacques*, in *Aux origines du Christianisme*, éd. Gallimard/Le monde de la Bible, 2000, p. 249.
56. Enrico Norelli, « Jésus en relation - des adeptes, des alliés et des adversaires », dans Andreas Dettwiller (éd.), *Jésus de Nazareth : Études contemporaines*, Labor et Fides, 2017 (ISBN 9782830916423), p. 91
57. Enrico Norelli, « Jésus en relation - des adeptes, des alliés et des adversaires », dans Andreas Dettwiller (éd.), *Jésus de Nazareth : Études contemporaines*, Labor et Fides, 2017 (ISBN 9782830916423), p. 94
58. Marguerat 2019, p. 67.
59. Enrico Norelli, « Jésus en relation - des adeptes, des alliés et des adversaires », dans Andreas Dettwiller (éd.), *Jésus de Nazareth : Études contemporaines*, Labor et Fides, 2017 (ISBN 9782830916423), p. 95, 99
60. Daniel Marguerat, *Ces frères cachés de Jésus*, in *Jésus*, *Le Point* Hors-série nº 1, décembre 2008, p. 52-53

61. (en) Florin Curta et Andrew Holt, *Great Events in Religion : An Encyclopedia of Pivotal Events in Religious History*, vol. I : *Prehistory to AD 600*, ABC-CLIO, 2016, 1047 p. (ISBN 978-1-61069-566-4, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=dgF9DQAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 186
62. Simon-Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Bayard, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 146
63. Mimouni et Maraval 2007, p. 528.
64. Celui-ci, après avoir passé en revue l'ensemble des passages néotestamentaires où le terme grec ἀδελφός (*adelphos*, « frère ») est utilisé de manière non métaphorique mais « pour désigner une relation biologique ou légale, veut seulement dire frère ou demi-frère biologique et rien d'autre ». cf. (en) John P. Meier, « The Brothers and Sisters of Jesus in Ecumenical Perspective », *Catholique Biblical Quarterly*, nº 54, 1992, p. 1-28 cité par Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Bayard, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 131 ; et d'ajouter « qu'il est tout simplement faux de dire que la version grecque de l'Ancien Testament emploie régulièrement *adelphos* pour signifier “cousin” » John P. Meier, *Un certain juif : Jésus : Les données de l'histoire*, vol. I : *Les sources, les origines, les dates*, Cerf, 2004, 495 p. (ISBN 978-2-204-07036-2), p. 196 cité par Marguerat 2019, p. 66
65. Jonathan Bourguel, « Jacques le juste, la « colonne » (longtemps) ignorée », dans Dan Jaffé (dir.), *Juifs et chrétiens aux premiers siècles : Identités, dialogues et dissidences*, Cerf, 2019 (ISBN 9782204113892), p. 160-162
66. Enrico Norelli, « Jésus en relation - des adeptes, des alliés et des adversaires », dans Andreas Dettwiller (éd.), *Jésus de Nazareth : Études contemporaines*, Labor et Fides, 2017 (ISBN 9782830916423), p. 93
67. « Pour l'historien [à l'instar de Maurice Goguel], contrairement au théologien, il n'y a aucun problème au sujet des frères et sœurs de Jésus », Simon-Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Bayard, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 153
68. Simon-Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Bayard, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 134
69. L'exégèse catholique est encore partagée à ce sujet entre des auteurs comme le théologien (anglican) Richard Baukham (1994) ou le dominicain John Mc Hugh (1977) qui défendent la position de Jérôme, d'autres plus nuancés comme le théologien Bernard Sesboüé (1994), les exégètes catholiques Charles Perrot (1976) et Michel Quesnel qui estiment que c'est indécidable ou enfin d'autres encore qui suivent Meier comme l'exégète Jean-Pierre Lémonon (1994) ou les auteurs Jean Gilles (1979) et François Refoulé (1995) que Jésus a bien eu des frères et sœurs ; cf. Simon-Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Bayard, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 130, 152-153
70. (en) Raymond Edward Brown, *The Birth of the Messiah*, Bloomsbury Publishing Plc, 1986, p. 105
71. cf. Baslez 2003, p. 188 & Paul Veyne *Païens et chrétiens devant la gladiature*, in *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, Tome 111, nº 2, 1999, p. 895 article en ligne (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mefr_0223-5102_1999_num_111_2_2101)
72. (en) Géza Vermes, *The Changing Faces of Jesus*, Penguin UK, 2001, p. 131.
73. France Quéré, *Jésus enfant*, Desclée de Brouwer, 1992, p. 10
74. Enrico Norelli, « Avant le canonique et l'apocryphe : aux origines des récits de la naissance de Jésus », *Revue de théologie et de philosophie*, vol. 126, nº 4, 1994, p. 305-324
75. en l'occurrence, l'*Évangile arménien de l'Enfance, datant du* VIe siècle ; cf. François Boespflug, *Le Dieu des peintres et des sculpteurs : l'invisible incarné*, Paris, Hazan, 2010, 270 p. (ISBN 978-2-7541-0459-3), p. 100
76. Simon Claude Mimouni, *Jacques le juste, frère de Jésus*, Paris, Bayard Culture, 2015, 200 p. (ISBN 978-2-7470-6140-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=UGqVDAAAQBAJ&printsec=frontcover)), p. 111
77. (en) John Dominic Crossan, *The Historical Jesus : The Life of a Mediterranean Jewish Peasant*, Harper Collins, 1991, p. 192
78. (en) Eric M. Meyers, « Sepphoris : city of peace », dans Andrea M. Berlin et Andrew J. Overman, *The First Jewish Revolt: Archaeology, History,and Ideology*, Routledge, 2002, p. 110-120
79. (en) John Dominic Crossan, *The Historical Jesus : The Life of a Mediterranean Jewish Peasant*, Harper Collins, 1991, p. 26
80. Pierre-Antoine Bernheim, *Jacques, frère de Jésus*, Noêsis, 1996, p. 62
81. Michel Quesnel, Philippe Gruson, *La Bible et sa culture. Jésus et le Nouveau testament*, Desclée de Brouwer, 2000, p. 75
82. (en) Géza Vermes, *The Authentic Gospel of Jesus*, Penguin UK, 2004, p. 5
83. G. Mordillat et J. Prieur, *Jésus aussi est allé au désert* in *Jésus illustre et inconnu*, éd. Desclée de Brouwer, 2001, [réf. souhaitée]
84. « Bien des hypothèses avançant une influence directe de l'essénisme sur Jean-Baptiste (…), Jésus ou Paul de Tarse sont moins que probables et indémontrables », in Pierre Geoltrain, *Les origines du christianisme : Comment écrire l'histoire*, *op. cit.*, p. VI.
85. Pierre Grelot, *Quelles langues parlait-on au temps de Jésus*, in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 55–59.
86. Pierre Debergé, *La Galilée, une terre païenne ?*, in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 289–290.
87. Pierre Debergé, *La Galilée, une terre païenne ?*, *op. cit.*, p. 292.
88. Pierre Grelot, *Quelles langues parlait-on au temps de Jésus*, *op. cit.*, p. 55.

89. Mattei 2011, p. 54.
90. Pierre Grelot, *Quelles langues parlait-on au temps de Jésus*, *op. cit.*, p. 56.
91. Geza Vermes affirme que « dire que Jésus parlait grec relève de la pure imagination » ; Geza Vermes, *Enquête sur l'identité de Jésus*, éd. Bayard, 2003, p. 228
92. (en) John E. Porter, « Language and Translation of the New Testament », dans John W. Rogerson et Judith M. Lieu (éds.), *The Oxford Handbook of Biblical Studies*, Oxford University Press, 2006, p. 188
93. Mimouni et Maraval 2007, p. 24.
94. Mireille Hadas-Lebel, *Rome, la Judée et les Juifs*, Paris, éd. Picard, 2009, p. 69
95. Geza Vermes, *Enquête sur l'identité de Jésus*, éd. Bayard, 2003, pp. 224-231
96. Geza Vermes, op. cit. 2003, p. 225
97. Geza Vermes, *op. cit.*, 2003, p. 226.
98. voir par exemple Dan Jaffé, « Entre Jésus et le judaïsme rabbinique », *Pardès*, nº 38, 2005, p. 225–240 (ISSN 0295-5652 (https://www.worldcat.org/issn/0295-5652&lang=fr), DOI 10.3917/parde.038.0225 (https://dx.doi.org/10.3917/parde.038.0225), lire en ligne (https://www.cairn.info/revue-pardes-2005-1-page-225.htm), consulté le 10 avril 2018)
99. voir par exemple Odette Mainville, *Écrits et milieu du Nouveau Testament : une introduction*, Médiaspaul, 1999, 290 p. (ISBN 978-2-89420-177-0, lire en ligne (https://books.google.be/books?id=tyDD0ZM-0zMC)), p. 39
100. La Palestine, région à la mixité démographique extrême, englobe plusieurs groupes de territoires : à l'ouest du Jourdain, on compte la Judée, au nord de celle-ci la Samarie et la Galilée, au sud l'Idumée, auxquelles il faut ajouter les cités grecques de la côte méditerranéenne. À l'est du Jourdain, on trouve au nord les territoires qui ont constitué un temps la tétrarchie de Philippe (la Batanée, la Gaulanitide, la Trachonitide et l'Auranitide), plus au sud la Galaaditide, la Pérée et à l'est de celle-ci l'Ammanitide. À l'époque de Jésus, les cités grecques de l'est du Jourdain sont en outre organisées en Décapole. En dehors de la Judée, c'est-à-dire la région autour de Jérusalem, les Judéens ne sont pas majoritaires, probablement pas même en Galilée ; cf. Simon Claude Mimouni, *Le judaïsme ancien du IVe siècle avant notre ère au IIIe siècle de notre ère : Des prêtres aux rabbins*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, 960 p. (ISBN 978-2-13-056396-9), p. 29, 213, 415-451
101. Mimouni et Maraval 2007, p. 33.
102. Mimouni et Maraval 2007, p. 37.
103. Martin Goodman, *Rome et Jérusalem*, éd. Perrin, 2009, p. 744
104. Folker Siegert, « Les judaïsmes au Ier siècle », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 11
105. Folker Siegert, *op. cit.*, 2000, p. 13
106. Mimouni et Maraval 2007, p. 34.
107. Ce point est toujours débattu sans qu'on puisse trancher ; cf. Mimouni *et al.* 2007, p. 34
108. Selon la traduction du latin *secta*, rendant le grec *haeresis* qui donnera le mot français « hérésie » — qui désigne un parti ou une école philosophique ou religieuse ; cf. Mimouni *et al.* 2007, p. 33 —
109. Folker Siegert, *op. cit.*, 2000, p. 17
110. Probablement issus d'un schisme intervenu au sein du parti sadducéen au milieu du IIe siècle av. J.-C. ; cf. Folker Siegert, *op. cit.*, 2000, p. 15
111. Marcel Simon, « Qui était Flavius Josèphe ? », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 31
112. Mattei 2011, p. 33.
113. Les contours de ce parti et le moment de son apparition sont l'objet de débats parmi les chercheurs
114. Folker Siegert, *op. cit.*, 2000, p. 14
115. Groupes partageant l'espérance de la restauration d'un Royaume temporel, parfois par le ministère d'un *messie* envoyé par Dieu ; cf. Mattei 2011, p. 28-29
116. Mimouni et Maraval 2007, p. 38.
117. (en) Craig L. Blomberg, *Jesus and the Gospels : An Introduction and Survey*, B&H Publishing Group, 2009, 500 p. (ISBN 978-0-8054-4482-7, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=U5rIPC1UgsgC&printsec=frontcover)), p. 224
118. Jozef Naumowicz, « La date de naissance du Christ d'après Denys le Petit et les auteurs chrétiens antérieurs », dans Maurice F. Wiles, Edward Yarnold et Paul M. Parvis, *Studia Patristica*, vol. XXXIV, Peeters Publishers, 2001 (ISBN 9789042909229), p. 292
119. Édouard Delebecque, « Jésus contemporain d'Abraham selon Jean 8, 57 », *Revue Biblique*, vol. 93, nº 1, 1986, p. 85–92 (lire en ligne (https://www.jstor.org/stable/44088795), consulté le 15 avril 2018) ; (en) Harold W. Hoehner, *Chronological Aspects of the Life of Christ*, Zondervan, 2010, 180 p. (ISBN 978-0-310-87710-3, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=fS28b9GC1dcC&printsec=frontcover)), p. 43,46.
120. Mattei 2011, p. 64.

121. voir : Pierre Geoltrain, « Les origines du christianisme : comment en écrire l'histoire », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. XVII, Michel Quesnel, « Jésus et le Témoignage des évangiles », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 205, (en) Charles B. Puskas et C. Michael Robbins, *An Introduction to the New Testament*, Wipf and Stock Publishers, 2011, p. 163-164 ; pour une revue des différentes approches, voir (en) Harold W. Hoehner, *Chronological Aspects of the Life of Christ*, Zondervan, 1977, p. 45-60
122. voir : (en) Charles B. Puskas et C. Michael Robbins, *An Introduction to the New Testament*, Wipf and Stock Publishers, 2011, p. 163 ;(en) Craig L. Blomberg, Jesus and the Gospels: An Introduction and Survey, B&H Publishing Group, 2009, p. 224 ou encore Mattei 2011, p. 64
123. Les deux termes ne sont pas différenciés. Voir en latin Charlton T. Lewis, Charles Short, A Latin Dictionary (http://www.perseus.tufts.edu/cgi-bin/ptext?doc=Perseus%3Atext%3A1999.04.0059%3Aentry%3D%2325277) ; et Edward Robinson (https://books.google.fr/books?id=bbMGAAAAQAAJ&printsec=titlepage#PPA355,M1) pour le grec.
124. Au Ier siècle, le terme désignait l'ensemble d'Israël mais les Évangiles, en langue grecque, usent du même terme — *ioudaïos* — pour désigner spécifiquement les juifs originaires de Judée, particulièrement de Jérusalem, les « judéens » dans les rangs desquels Jésus comptait de nombreux opposants. Ce problème d'approximation dans la traduction pose question jusqu'à demander s'il n'est pas à l'origine du jugement globalement hostile du christianisme pendant de nombreux siècles à l'égard des Juifs en général. Cf. J. Ratzinger, préface de *Le peuple juif et ses saintes écritures dans la Bible chrétienne*, éd. Cerf, 2001, cité par Gérard Israël, *Jésus au regard de son peuple*, in *Le Point*, Hors-série nº 1, décembre 2009, p. 61.
125. Le baptême par Jean, dans le monde complexe des baptistes du Ier siècle, est peut-être original ; son lien avec les « sabéens » — ou « mandéens » — est interrogé par les historiens, cf. Claude Tassin, « Jean-Baptiste et les baptistes », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 177–178.
126. Émile Puech, « Jean-Baptiste était-il essénien ? », in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 171–174.
127. Mattei 2011, p. 73.
128. Claude Tassin, « Jean-Baptiste et les baptistes », *op. cit.*, p. 177–182.
129. Simon Legasse, *Jean-Baptiste et Jésus dans les évangiles*, *op. cit.*, p. 183.
130. Marie-Françoise Baslez, *Les premiers temps de l'Église, identités chrétiennes*, in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 21.
131. *Barthélemy* (*Bar Tholomaios*) est un patronyme araméen (du moins dans son préfixe de filiation *Bar*), cité par Pierre Debergé
132. *André*, *Philippe*, *Didyme* attestent de l'ouverture de la Galilée sur l'hellénisme, cités par Marie-Françoise Baslez
133. Pierre Debergé, *La Galilée, une terre grecque païenne ?* , in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 292.
134. Gérard Israël, *Jésus au regard de son peuple*, in *Le Point*, Hors-série nº 1, décembre 2009, p. 60–61.
135. Daniel Marguerat, *Jésus guérisseur et faiseur de miracles*, in *Le Point*, Hors-série nº 1, décembre 2008, p. 34–35.
136. Cf. Apollonios de Tyane in Philostrate, *Vie d'Apollios de Tyane*, ch IV, 45, cité par D. Marguerat, *Jésus guérisseur…*, *op. cit.*
137. Comme les rabbis du Ier siècle Honi haMe'aguel ou Hanina ben Dossa; cf Talmud de Babylone, traité Berakhot, 34b. cité par D. Marguerat, *Jésus guérisseur…*, *op. cit.*
138. Michel Quesnel, *Jésus et le témoignage des Évangiles*, *op. cit.*, p. 204–205.
139. Michel Quesnel, *Jésus et le témoignage des Évangiles*, *op. cit.*, p. 204.
140. Hans Conzelmann et Andreas Lindemann, *Guide pour l'étude du Nouveau Testament*, Le Monde de la Bible nº 39, Éditions Labor et Fidès
141. Michel Quesnel, *Jésus et le témoignage des Évangiles*, *op. cit.*, p. 203.
142. Daniel Marguerat, *Le projet de Jésus, une énigme non résolue ?*, in *Dossiers d'Archéologie*, nº 249, décembre 1999, p. 60.
143. Régis Burnet, *Qui est Jésus ?*, in *Religions et Histoire*, nº 13,05/03/2007, p. 82–89.
144. Christian Grappe, « Prolongement et subversion de la pensée du Temple » in Christophe Batsch, Madalina Vartejanu-Joubert (dirs.) *Manières de penser dans l'antiquité méditerranéenne et orientale*, éd. Brill, 2009, p. 173. L'originalité de la doctrine est une question néanmoins discutée. Pour une vulgarisation, voir Mireille Hadas-Lebel *Hillel, un sage au temps de Jésus*, éd. Albin Michel, 1999 ; et pour un approfondissement, voir Pierre Lenhardt et Matthieu Collin, *La Torah orale des Pharisiens. Textes de la Tradition d'Israël*, supplément au *Cahiers Évangiles* nº 73, 116 pages, 1990, et Dominique de la Maisonneuve, *Paraboles rabbiniques*, supplément au *Cahiers Évangiles*, nº 50, 64 pages, 1984.
145. Dan Jaffé, par exemple propose « un Jésus souvent considéré par ses propres disciples comme un Rabbi (Mc 9, 5 ; 11, 21 ; 14, 45 entre autres) […], comme un maître juif, de surcroît pharisien », cf. Dan Jaffé, « Entre Jésus et le judaïsme rabbinique », *Pardès*, nº 38, 2005, p. 225–240 (ISSN 0295-5652 (https://www.worldcat.org/issn/0295-5652&lang=fr), DOI 10.3917/parde.038.0225 (https://dx.doi.org/10.3917/parde.038.0225), lire en ligne (https://www.cairn.info/revue-pardes-2005-1-page-225.htm), consulté le 10 avril 2018) ; tandis que Simon-Claude Mimouni explique que « le Jésus réel n'a sans doute jamais été proche des positions pharisiennes de son temps comme le montrent certaines controverses qu'il a eues avec eux (voir par exemple Mt 15, 1-9 // Mc 7, 1-13), qu'elles soient de son temps ou de celui des évangélistes. », cf. Simon Claude Mimouni, « Jésus et l'histoire. À propos des travaux de John P. Meier, Jesus and history. About John P. Meier's work », *Recherches de Science Religieuse*, vol. 99, nº 4, 2011, p. 529–550 (ISSN 0034-1258 (https://www.worldcat.org/issn/0034-1258&lang=fr), lire en ligne (https://www.cairn.info/revue-recherches-de-science-religieuse-2011-4-page-529.htm), consulté le 10 avril 2018)

146. Schalom Ben Chorim, *Mon frère Jésus*. Seuil, 1983
147. Cette « autorité », notamment au sujet de la Torah, semble s'inscrire dans une tradition prophétique plutôt que celle des interprètes de la loi, cf. Pierre Geoltrain, *Les origines du Christianisme : comment en écrire l'histoire*, *op. cit.*, p. XXIV.
148. Christian Grappe, « Prolongement et subversion de la pensée du Temple » in Christophe Batsch, Madalina Vartejanu-Joubert (dirs.) *Manières de penser dans l'antiquité méditerranéenne et orientale*, éd. Brill, 2009, p. 173
149. Gérard Rochais, *Jésus et les courants religieux de son époque*, in « Jésus au regard de l'Histoire », *op. cit.*, p. 33–34.
150. (en) Richard A. Horsley, *Jesus and the Spiral of Violence : Popular Jewish Resistance in Roman Palestine*, Fortress Press, 1993, p. 7
151. Étienne Nodet o.p., *Le fils de Dieu, Procès de Jésus et Évangiles*, éd. Cerf, 2003
152. Mimouni et Maraval 2007, p. 115.
153. (en) Étienne Trocmé, *The Passion as liturgy : a study in the origin of the Passion narratives in the four Gospels*, SCM Press, 1983, p. 51.
154. (en) Joachim Jeremias, *Jerusalem in the Times of Jesus : An Investigation into Economic and Social Conditions During the New Testament Period*, Fortress Press, 1969, p. 121.
155. (en) Richard A. Horsley et John S. Hanson, *Bandits, prophets, and messiahs : popular movements in the time of Jesus*, Winston Press, 1985, 271 p.
156. Jean-Pierre Lémonon, *Jésus face au pouvoir politique*, in *Aux origines du christianisme*, Gallimard/*Le Monde de la Bible*, 2000, p. 209–211.
157. L'idée répandue que les sadducéens constituent un « parti sacerdotal » est remis en question par Étienne Nodet, *Le fils de Dieu…*, p. 335.
158. Michel Quesnel, *Jésus et le témoignage des évangiles*, *op. cit.*, p. 207.
159. Cet épisode fait partie des rares scènes citées par les quatre évangiles : Mt 21. 12-13 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MATT%2021%3A12-13), Mc 11. 15-17 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=MARK%2011%3A15-17), Lc 19. 45-46 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=LUKE%2019%3A45-46), Jn 2. 14-17 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%202%3A14-17).
160. Mattei 2011, p. 69.
161. même si ce rituel se retrouve dans la littérature essénienne; cf Christian Grappe, *Le Royaume de Dieu: avant, avec et après Jésus*, éd. Labor et Fides, 2001, p. 131, en ligne (https://books.google.be/books?id=7z6oX_Jo6RYC&pg=PA131&lpg=PA131&dq)
162. À côté du discours majoritaire cherchant à diaboliser Judas, toute une série d'historiens, de théologiens ou d'écrivains — d'Origène à Karl Barth — ont cherché ses motivations et l'ont plus ou moins dédouané, cf. Régis Burnet, « Faut-il faire entrer l'Évangile selon Judas dans le Nouveau Testament ? », in revue *Histoire du Christianisme Magazine*, juillet-août 2006
163. Régis Burnet, *Qui est Jésus ?*, *op. cit.*
164. Richard A. Horsley, *Jésus contre le nouvel ordre romain*, in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 312.
165. Mattei 2011, p. 71.
166. Baslez 2003, p. 209.
167. Baslez 2003, p. 211.
168. Salomon Malka, *Jésus rendu aux siens. Enquête en Israël sur une énigme de vingt siècles*, Paris, éd. Albin Michel (Paroles vives), 1999.
169. Voire composé en milieu romain ; cf. Baslez 2003, p. 209
170. Tel le lavement des mains de Pilate qui reprend un thème biblique déjà évoqué dans le Deutéronome (Dt 21. 6-9 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=DEUT%2021%3A6-9)) ; cité par Baslez 2003, p. 209.
171. Daniel Marguerat explique que c'est pour essayer de régler le cas discrètement et rapidement, les fonctionnaires romains ne siégeant que le matin ; cf. Marguerat 2008, p. 71
172. Marguerat 2008, p. 71.
173. D'après le seul évangile selon Jean, Jn 18. 13 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=JOHN%2018%3A13). L'interrogatoire préliminaire devant Anân est probablement un procédé littéraire apologétique qui permet de présenter succinctement la vie de Jésus ; cf. Baslez 2003, p. 211.
Anân (qui fera par la suite lapider Jacques) fut un des rares grands-prêtres sadducéens ; cf. Étienne Nodet, *Le fils de Dieu…*, p. 335.
174. Probablement en session informelle ; Baslez 2003, p. 209
175. Le terme « sanhédrin » est d'origine grecque, et désigne une institution non sémitique, imposée par les Romains, et regroupant les différents courants juifs. De plus, un sanhédrin n'existe à Jérusalem qu'entre 44 et 70 cf. Étienne Nodet, *Le fils de Dieu…*, p. 68. Cette réunion ne peut donc passer pour une véritable session de procès ; cf. Mattei 2011, p. 71.
176. Les gouverneurs de la Judée portaient le titre de *praefectus* depuis le règne de l'empereur Claude
177. Jean-Pierre Lémonon, *Jésus face au pouvoir politique*, *op. cit.*, p. 214–215.
178. L'ensemble de la Passion s'appuie sur la symbolique biblique du sacrifice expiatoire (Lv 16. 1-60 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=Lv%2016%3A1-60)), et les allusions au détail de la Loi y sont nombreuses. Étienne Nodet, dans *Le fils de Dieu…*, *op. cit.*, n'identifie pas moins de 24 citations de l'Ancien Testament dans le récit de la Passion selon Jean.

179. Jean-Pierre Lémonon, *Ponce Pilate*, éd. de l'Atelier, 2007
180. Disculpant de la sorte les Romains pour lesquels le supplice de la croix est une infamie ; cf. François Bovon, *Les derniers jours de Jésus*, éd. Labor et Fides, 2004, p. 24.
181. La flagellation faisait partie intégrante du supplice de crucifiement et était publique afin de favoriser la dénonciation ou la reddition ; cf. Baslez 2003, p. 214.
182. Cette scène n'est pas inédite dans la littérature antique : les Grecs opéraient de telles mises en scène « pour stigmatiser dans l'autre une différence irréductible et un danger », cf. par ex. un épisode similaire dans Philon, *Contre Flaccus*, 36-39 (texte en ligne (http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/philon/flaccus.htm)) ; cité par Baslez 2003, p. 215.
183. Claude Tassin, *Jean-Baptiste et les baptistes, in* Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible*, 2000, p. 178.
184. C'est une condamnation pour haute trahison envers l'État basée sur la *lex Juliae majestatis* dont Pilate fait ici un usage extensif à l'instar d'autres procurateurs ; cf. Marguerat 2008, p. 71
185. Mimouni et Maraval 2007, p. 127.
186. Mimouni *et al.* 2007, p. 127 ; Mattei 2011, p. 65 ; Michel Quesnel, « Jésus et le témoignage des évangiles », dans *Aux origines du Christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 200 ; Marguerat 2008, p. 73.
187. Michel Quesnel, Philippe Gruson, *La Bible et sa culture. Jésus et le Nouveau testament*, Éditions Desclée de Brouwer, 2000, p. 142
188. Mimouni et Maraval 2007, p. 62.
189. Le départ de Pilate pour Rome est généralement daté de la fin 36 ou du début 37 cf. Jean-Pierre Lémonon, *Ponce Pilate*, L'Atelier, 2007, p. 122, 224-225
190. Camille Focant, « La Résurrection », in Michel Quesnel et Philippe Gruson (dir.), *La Bible et sa culture*, éd. Desclée de Brouwer, 2011, vol. II, p. 145 ; Simon Claude Mimouni in Mimouni *et al.* 2007, p. 129
191. Michel Quesnel, *Jésus et le témoignage des évangiles*, *op. cit.*, p. 208.
192. Étienne Trocmé, « Les premières communautés. De Jérusalem à Antioche », dans Jean-Marie Mayeur, Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard, *Histoire du Christianisme. Le nouveau peuple (des origines à 250)*, Desclée, 2000, p. 62.
193. Évangile selon Marc, 8v31, 9v9, 9v31, 10v34.
194. Par exemple en utilisant le chapitre 53 de la prophétie d'Isaïe.
195. Daniel Marguerat, « Ce qu'ils n'ont pas dit de Pâques » in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/le Monde de la Bible, 2004, p. 92–93.
196. Daniel Marguerat, « Ce qu'ils n'ont pas dit de Pâques », *op. cit.*, p. 99 et 100.
197. Ed Parish Sanders, « La rupture de Jésus avec le judaïsme », in Marguerat *et al.* 2003, p. 209-220
198. François Blanchetière, *Le moment de la séparation*, in *Les premiers temps de l'Église*, Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 392–400.
199. Gérard Rochais, *Jésus et les courants religieux de son époque*, in « Jésus au regard de l'Histoire », *op. cit.*, p. 33.
200. François Blanchetière, *Le moment de la séparation*, p. 399.
201. Au sens antique, comme le rapporte Tertullien - qui trouve cette ultime position humiliante -, les tenants du paganisme gréco-romain constituent la *première race* et ceux du pharisianisme judaïque la *deuxième*; cf. Christian Grappe, *Initiation au monde du Nouveau Testament*, éd. Labor et Fides, 2010, extrait en ligne (https://books.google.be/books?id=pR8XGhoaSDoC&pg=PA24) David J. Bosch, *Dynamique de la mission chrétienne : Histoire et avenir des modèles missionnaires*, éd. Karthala, 2009, p. 68, en ligne (https://books.google.be/books?id=f2NVWKQpJf0C&pg=PA67extrait)
202. Albert I. Baumgarten, « Jésus de Nazareth », in Jean-Robert Armogathe (dir.) *Histoire générale du christianisme*, vol I, éd. Quadrige/P.u.f., 2010, p. 31
203. De Jean Guitton, *Le Christ de ma vie*, à Henri-Irénée Marrou
204. Daniel Boyarin, Paula Fredericksen et le colloque Oxford-Princeton, réunis dans le volume *The Ways That Never Parted: Jews and Christians in Late Antiquity and the Early Middle Ages* sous la direction de Martin Goodman, Simon Price, Peter Schafer, Adam H. Becker, Annette Yoshiko Reed publié chez Fortress Press, 2007, (ISBN 978-0-8006-6209-7), recension sur le NT Gateway (http://ntgateway.com/weblog/2007/07/rethinking-parting-of-ways.html) par le Dr Mark Goodacre
205. Pierre Geoltrain *Les origines du christianisme : Comment écrire l'histoire*, *op. cit.*, p. I
206. et son traité sur *Les desseins de Jésus' et de ses disciples*, publié par Lessing en 1778
207. Jacques Schlosser, *À la recherche du Jésus historique : un innovateur ou un rénovateur ?*, in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 125.
208. Pierre Geoltrain, *Encyclopædia Universalis*, art. *Jésus*, 2002.
209. Pierre Geoltrain *Les origines du christianisme : Comment écrire l'histoire*, *op. cit.*, p. IV.
210. Michel Quesnel, *Les sources littéraires de la vie de Jésus*, in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 191 ; Daniel Marguerat (dir.), *Introduction au Nouveau Testament*, éd. Labor et Fidès, 2004 (3e éd.)
211. Jacques Schlosser, *À la recherche du Jésus historique : un innovateur ou un rénovateur ?*, *op. cit.*, p. 133.
212. La notion de « communauté chrétienne » appliquée au début du mouvement des disciples de Jésus est discutée, notamment par André Paul parce qu'elle induit la notion de « séparation » de chemin d'avec le judaïsme alors que le flou doctrinal a longtemps régné dans les assemblées cultuelles ; cf. André Paul, *Autrement la Bible. Mythe, politique et société*, éd. Bayard, éd. 2013, p. 275-276 ; voir aussi, Martin Goodman (dir.) et *alii*, *The Ways That Never Parted : Jews and Christians in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, éd. Mohr Siebeck, 2007

213. Daniel Marguerat, *Le monde des Actes des Apôtres*, in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2004, p. 226.
214. Ibid.
215. Michel Quesnel, *Les sources littéraires de la vie de Jésus*, *op. cit.*, p. 191.
216. Michel Quesnel et Philippe Gruson, *La Bible et sa culture: Jésus et le Nouveau testament*, éd. Desclée de Brouwer, 2000, p. 57
217. *Les Pères apostoliques, texte intégral* sur le site des Éditions du Cerf (http://bibliotheque.editionsducerf.fr/par%20page/5524/TM.htm)
218. Extraits (http://www.ebior.org/Vie-de-Jesus/PeresApost.htm) d'après France Quéré, *Les Pères apostoliques*, éd. Points-Sagesse, éd. du Seuil, 1980, cité par Fernand Lemoine sur ebior.org
219. Michel Quesnel, *Les sources littéraires de la vie de Jésus*, in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 195–196.
220. Jacques Giri, *Les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme: enquête sur les recherches récentes*, éd. Karthala, 2007, p. 75, extrait en ligne (https://books.google.be/books?id=RIiraGpuDXsC&pg=PA75)
221. Marguerat 2019, p. 20.
222. Fergus Millar, chap. 17 « Trajan : Government by Correspondence », dans Roy Gibson et Christopher Whitton (éds.), *The Epistles of Pliny*, Oxford University Press, coll. « Oxford Readings in Classical Studies », 2016 (ISBN 9780199545940), p. 434-446
223. Marguerat 2019, p. 21.
224. Mimouni et Maraval 2007, p. 67.
225. Mattei 2011, p. 69, n.6.
226. Dettwiler 2017, chapitre I, p. 27.
227. Dettwiler 2017, chapitre I, p. 15.
228. Dettwiler 2017, chapitre 1, p. 16.
229. (en) Robert Van Voorst, « Jesus Tradition in Classical and Jewish Writings », dans Tom Holmén et Stanley E. Porter, *Handbook for the study of the historical Jesus*, vol. 3 : *The Historical Jesus*, Leiden, Brill, 2011 (ISBN 978-90-04-21021-9), p. 2159
230. Mimouni et Maraval 2007, p. 69.
231. Mimouni et Maraval 2007, p. 70.
232. Dettwiler 2017, chapitre 1, p. 18.
233. Mattei 2011, p. 51.
234. Dettwiler 2017, chapitre 1, p. 19.
235. On trouvera ici (https://en.wikisource.org/wiki/Ante-Nicene_Fathers/Volume_VIII/Memoirs_of_Edessa_And_Other_Ancient_Syriac_Documents/A_Letter_of_Mara,_Son_of_Serapion) l'intégralité de la lettre traduite en anglais.
236. (en) Robert E. Van Voorst, *Jesus Outside the New Testament : An Introduction to the Ancient Evidence*, Grand Rapids (Mich.), Eerdmans Publishing, 2000, 248 p. (ISBN 0-8028-4368-9, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=lwzliMSRGGkC&printsec=frontcover)), p. 57
237. (en) Robert E. Van Voorst, *Jesus Outside the New Testament : An Introduction to the Ancient Evidence*, Grand Rapids (Mich.), Eerdmans Publishing, 2000, 248 p. (ISBN 0-8028-4368-9, lire en ligne (https://books.google.com/books?id=lwzliMSRGGkC&printsec=frontcover)), p. 56
238. Dettwiler 2017, chapitre 1, p. 28.
239. Lucien de Samosate, *La Mort de Pérégrinos* (http://bcs.fltr.ucl.ac.be/LUCIEN/Mort.html), 11 et 13.
240. Dettwiller 2017, chapitre 1, p. 28.
241. Marguerat 2019, p. 306.
242. Mimouni et Maraval 2007, p. 76.
243. Marguerat 2019, p. 307.
244. Dettwiler 2017, chapitre I, p. 29.
245. Marguerat 2019, p. 308.
246. Marguerat 2019, p. 308-309.
247. Thierry Murcia, « Le procès et l'exécution des disciples de Jésus dans le Talmud de Babylone (B. Sanhédrin 43a) », *Judaïsme ancien / Ancient Judaism* 1, 2013, p. 129-157 ; Thierry Murcia, *Jésus dans le Talmud et dans la littérature talmudique*, éd. Brepols, Turnhout, 2014, p. 475-496.
248. La « pendaison » peut signifier le crucifiement ainsi qu'en attestent les Actes des Apôtres (Ac 5. 30 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=ACTS%205%3A30); Ac 10. 39 (http://www.biblegateway.com/bible?language=fr&version=2;32&passage=ACTS%2010%3A39)) ou encore Flavius Josèphe ; cf. Mimouni et Maraval 2007, p. 76
249. Mattei 2011, p. 52.
250. Marguerat 2019, p. 320.
251. Robert E. Van Voorst, *Jesus Outside the New Testament: A Introduction to the Ancient Evidence*, Wm. B. Eerdmans Publishing, 2000, p. 122 et s. (ISBN 0-8028-4368-9).
252. Marguerat 2019, p. 322.
253. Folker Siegert, *Les judaïsmes au Ier siècle*, *op. cit.*, p. 25-27.

254. Folker Siegert, *Les judaïsmes au Ier siècle*, in *Aux origines du christianisme*, éd. Gallimard/Le Monde de la Bible, p. 12-28.
255. Dan Jaffé, (Maître de conférences en histoire des religions à Bar-Ilan University de Tel-Aviv.) *Le Judaïsme et l'avènement du christianisme*, CERF, « recension » (http://www.ict-toulouse.asso.fr/ble/site/550.html)(Archive.org (https://web.archive.org/web/*/http://www.ict-toulouse.asso.fr/ble/site/550.html) • Wikiwix (https://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://www.ict-toulouse.asso.fr/ble/site/550.html) • Archive.is (https://archive.is/http://www.ict-toulouse.asso.fr/ble/site/550.html) • Google (https://webcache.googleusercontent.com/search?hl=fr&q=cache:http://www.ict-toulouse.asso.fr/ble/site/550.html) • Que faire ?).
256. AFCEB (Association Catholique Française Pour l'Étude de la Bible), *Le Judéo-christianisme dans tous ses états Actes du colloque de Jérusalem, 6-10 juillet 1998*, CERF 2000
257. Folker Siegert, *Les judaïsmes au Ier siècle*, *op. cit.*, p. 26.
258. Rayner, John D. *A Jewish Understanding of the World*, Berghahn Books, 1998, p. 187. (ISBN 978-1-57181-974-1)
259. (en) : Schochet, Rabbi J. Immanuel. « Le judaïsme n'a pas de place pour ceux qui trahissent leurs racines. » (http://www.cjnews.com/pastissues/99/july29-99/feature/feature2.htm), *Canadian Jewish News*, 29 juillet 1999
260. (en) : *Jewish Views of Jesus* par Susannah Heschel, dans *Jesus In The World's Faiths: Leading Thinkers From Five Faiths Reflect On His Meaning* par Gregory A. Barker, éditeur. (Orbis Books, 2005) (ISBN 978-1-57075-573-6). p. 149.
261. Le Coran utilise « `Îsâ » (عيسى) pour nommer Jésus alors que les traductions de la Bible en arabe utilisent « Yasû`a ». E-M Gallez fait lui le rapprochement avec l'écriture arabe du nom d'Ésau, in *Le messie et son prophète. Aux origines de l'islam*, 2 vol. éd. de Paris, septembre 2005
262. Marie-Thérèse Urvoy, article *Jésus* in M. Ali Amir-Moezzi (dir.) *Dictionnaire du Coran*, éd. Robert Laffont, 2007, p. 438–441.
263. Pierre Lory, article *Jean-Baptiste* in M. Ali Amir-Moezzi (dir.) *Dictionnaire du Coran*, éd. Robert Laffont, 2007, p. 435.
264. Pierre Lory, article *Jean-Baptiste*, *op. cit.*
265. Marie-Thérèse Urvoy, article *Jésus*, *op. cit.*, p. 440.
266. Sourate 3,50, cité par Marie-Thérèse Urvoy, *op. cit.*, p. 439.
267. Sourate 5,46, cité par Marie-Thérèse Urvoy, *op. cit.*
268. Sourate 4, 65, cité par Marie-Thérèse Urvoy, *op. cit.*, p. 439.
269. « son sosie a été substitué à leurs yeux » (d'après Tabari,*La Chronique, De Salomon à la chute des Sassanides*, Éditions Actes Sud (ISBN 978-2-7427-3317-0) p. 114) ou encore « ils ont été victimes d'une illusion », cité par Marie-Thérèse Urvoy, *op. cit.*, p. 439.
270. Marie-Thérèse Urvoy, *op. cit.*, p. 439–441.
271. Sur le Mahdî, les traditions sunnites et chiites divergent, les chiites n'attendant que le retour du Mahdi-imam caché tandis que pour les sunnites, il n'y a « nul autre mahdî si ce n'est Jésus » ; cf. Marie-Thérèse Urvoy
272. (en) Per Beskow, « Modern Mystifications of Jesus : Jesus in Kashmeer », dans Delbert Burkett (dir.), *The Blackwell Companion to Jesus*, Oxford, Blackwell Publishing, 2011 (ISBN 9781444351750, lire en ligne (https://books.google.be/books?id=te96AkpyiKAC)), p. 461
273. François Boespflug, *Premiers visages de Jésus*, in *Jésus*, *Le Point* Hors-série nº 1, décembre 2008, p. 92–96.
274. Dial XIV, 8 (http://remacle.org/bloodwolf/eglise/justin/tryphon.htm).
275. Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, Paris, Point, 406 p. (ISBN 978-2-7578-1102-3), p. 107
276. « Lire en ligne » (https://iconeslamour.wordpress.com/2013/03/08/la-lettre-de-lentulus/)
277. Daniel Marguerat, « Introduction. Jésus de Nazareth », dans Jean-Marie Mayeur, Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard, *Histoire du Christianisme. Le nouveau peuple (des origines à 250)*, Desclée, 2000, p. 51.
278. « Des scientifiques découvrent le vrai visage de Jésus » (http://www.lexpress.fr/region/des-scientifiques-decouvrent-le-verirable-visage-de-jesus_1745205.html), sur *lexpress.fr*, décembre 2015
279. Clémentine Garnier, « A quoi ressemblait Jésus ? », *Le Monde des religions* « Jésus, mythe ou réalité ? », novembre-décembre 2016, p. 33 (ISSN 1763-3346 (https://www.worldcat.org/issn/1763-3346&lang=fr))
280. (en) « The real face of Jesus » (http://www.popularmechanics.com/science/health/a234/1282186/), 23 janvier 2015
281. Robert Turcan, « L'art et la conversion de Rome », dans Pierre Geoltrain, *Aux origines du christianisme*, Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 549-560
282. « porteur de bélier »
283. Robert Turcan, « L'art et la conversion de Rome », dans Pierre Geoltrain, *Aux origines du christianisme*, Gallimard/Le Monde de la Bible, 2000, p. 551
284. Éliane Burnet et Régis Burnet (préf. Régis Debray, ill. Brunor), *Pour décoder un tableau religieux*, Cerf, coll. « Fides », 2006, p. 150
285. François Bœspflug, *Jésus a-t-il eu une vraie enfance ? L'art chrétien en procès*, Cerf, 2015.
286. En particulier à un code de couleur précis, bien étudié par Michel Pastoureau, *Le Bleu, histoire d'une couleur* CNRS Éditions, coll. « CNRS Dictionnaires », 1998
287. Chez les Romains, la barbe était discréditée au premier siècle de l'empire puis réapparaît progressivement comme canon esthétique à partir d'Hadrien, d'abord pour les hommes de plus de quarante ans, associée à la vieillesse et à l'expérience. À partir de Constantin, elle souffre à nouveau d'un certain discrédit ; cf. H. Leclerq, articles *Barbe* in *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, éd. F. Cabrol, 1910, cité par le site sacra-moneta.com (http://www.sacra-moneta.com/Numismatique-romaine/Cheveux-et-barbes-des-Empereurs-romains.html).
288. Louis Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, éd. Albin Michel, 1946, rééd. 1970.
289. Nikos Kazantzakis, *La Dernière Tentation du Christ* (1954), trad. par Michel Saunier, Paris, Plon, 1959.

290. José Saramago, *L'Évangile selon Jésus-Christ* (1991), traduit par Geneviève Leibrich, Paris, Le Seuil, 1993, 376 p. (ISBN 978-2-02-018172-3).
291. Norman Mailer, *L'Évangile selon le Fils* (1998), traduit de l'américain par Rémy Lambrechts, Paris, Plon 1998, 228 p. (ISBN 978-2-25-918790-9).
292. Éric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Pilate*, Paris, Albin Michel, 2000.
293. Paul Verhoeven, *Jésus de Nazareth*, trad. par A-L Vignaux, 2015, p. 42-45.
294. (en) Jodi Magness, *The Archaeology of the Holy Land : From the Destruction of Solomon's Temple*, Cambridge University Press, 2012, p. 81, 248, 323-324
295. (en) Jan Willem Drijvers, *Helena Augusta : The Mother of Constantine the Great and her Finding of the True Cross*, Brill, 1992, p. 5
296. Pierre Maraval, *La Saga de la vraie Croix*, in *Le Monde de la Bible*, nº 190, septembre-octobre-novembre 2009, p. 28–31.
297. Edina Bozoki, *Le temps de la dispersion*, in *Le Monde de la Bible*, nº 190, septembre-octobre-novembre 2009, p. 32–35.
298. On commence alors à déterrer les reliques, jusque-là habituellement enfermées dans des boîtes et enfouies sous les autels, pour les montrer (voir articles *reliquaire* et *monstrance*); cf. Benoît de Sagazan, *Des instruments de la Passion aux reliques corporelles*, *op. cit.*, p. 26.
299. Pierre Maraval, *L'empereur Constantin à l'origine des pèlerinages*, in *Les premiers temps de l'Église*, éd. Gallimard/Le monde de la Bible, 2004, p. 666.
300. Edina Bozóky, *La politique des reliques de Constantin à Saint Louis : protection collective et légitimation du pouvoir*, éd. Beauchesne, 2007, extraits en ligne (https://books.google.be/books?id=wINGJiwXXbIC&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q=&f=false)
301. Peter Brown, *La Société et le Sacré dans l'Antiquité tardive*, Seuil (ISBN 978-2-02-055822-8)
302. pr. ex.Marie-Madelaine Gauthier, *Les routes de la foi. Reliques et reliquaires de Jérusalem à Compostelle*, éd. Bibliothèque des Arts, 1983 ; Pierre-Vincent Claverie, *Les acteurs du commerce des reliques à la fin des croisade* in revue *Moyen Âge*, vol. 114, nos 3–4, éd. De Boeck et Larcier, 2008, p. 589–602.
303. La précision topographique de ces lieux est rare et secondaire, « le but des évangélistes étant d'abord la délivrance d'un message théologique », ce qui laisse le champ libre à l'imagination des inventeurs empiriques et inspirés. Cf. Pierre Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient : histoire et géographie des origines à la conquête arabe*, Cerf, 1985, p. 32.
304. Benoît de Sagazan, *Des instruments de la Passion aux reliques corporelles*, in *Le Monde de la Bible*, nº 190, septembre-octobre-novembre 2009, p. 23–27.

Bibliographie

Ouvrages et travaux historiens généralistes

- Abbaye de Maredsous. Centre Informatique et Bible, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* (édition revue et augmentée), Brepols, 2002, 3e éd. (ISBN 978-2-503-51311-9, lire en ligne (http://www.knowhowsphere.net/Main.aspx?BASEID=DEB)).
- Collectif, *Jésus, compléments d'enquête*, Bayard-Centurion/Le Monde de la Bible, 2007 (ISBN 978-2-227-47687-5).
- Collectif (préf. Michel Deneken), *De Jésus à Jésus-Christ*, vol. I : *Le Jésus de l'histoire* (Actes du colloque de Strasbourg, 18-19 novembre 2010), Paris, MamE-Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ / Colloques », 2010, 261 p. (ISBN 9782718909103).
- Collectif (préf. Vincent Holzer), *De Jésus à Jésus-Christ*, vol. II : *Christ dans l'Histoire* (Actes du colloque de Paris, 24-25 mars 2011), Paris, MamE-Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ / Colloques », 2011, 256 p. (ISBN 978-2-7189-0914-1).
- Jean-Robert Armogathe (dir.), Pascal Montaubin (dir.) et Michel-Yves Perrin (dir.), *Histoire générale du christianisme*, vol. 1 : *Des origines au xve siècle*, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2010 (ISBN 978-2-13-052292-8).
- Marie-Françoise Baslez (éd.), *Les premiers temps de l'Église : De saint Paul à saint Augustin*, Gallimard/Le Monde de la Bible, coll. « Folio histoire », 2004 (ISBN 2-07-030204-0).
- (en) Markus Bockmuehl (éd.), *The Cambridge Companion to Jesus*, Cambridge University Press, 2001 (ISBN 978-0-521-79678-1).
- (en) Delbert Burkett (éd.), *The Blackwell Companion to Jesus*, Blackwell Publishing, 2011 (ISBN 978-1-4051-9362-7).
- James H. Charlesworth, James Keith Elliott, Sean Freyne et John Reumann (trad. de l'anglais par Patrice Ghirardi), *Jésus et les nouvelles découvertes de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2007, 143 p. (ISBN 978-2-227-47669-1).
- (en) James H. Charlesworth (éd.) et Petr Pokorny (éd.), *Jesus Research : An International Perspective* (The First Princeton-Prague Symposium on Jesus Research), Wm. B. Eerdmans Publishing, 2009 (ISBN 978-0-8028-6353-9).
- (en) James H. Charlesworth (éd.), Brian Rhea (éd.) et Petr Pokorny (éd.), *Jesus Research : New Methodologies and Perceptions* (The Second Princeton-Prague Symposium on Jesus Research), Wm. B. Eerdmans Publishing, 2014 (ISBN 978-0-8028-6728-5).
- Andreas Dettwiler (éd.), *Jésus de Nazareth : Études contemporaines*, Labor et Fides, 2017 (ISBN 978-2-8309-1642-3)
- Andreas Dettwiler (dir.) et Daniel Marguerat (dir.), *La source des paroles de Jésus (Q) : Aux origines du christianisme*, Genève, Labor et Fides, 2008 (ISBN 978-2-8309-1341-5).
- Joseph Doré (dir.) et Christine Pedotti (coord.), *Jésus : L'encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 2017, 843 p. (ISBN 978-2-226-32649-2).

- Pierre Geoltrain (éd.), *Aux origines du christianisme*, Paris, Gallimard/Le Monde de la Bible, coll. « Folio histoire », 2000, 601 p. (ISBN 2-07-041114-1).
- Pierre Gibert (éd.) et Christoph Theobald (éd.), *Le cas Jésus Christ : Exégètes, historiens et théologiens en confrontation*, Paris, Bayard, 2002, 475 p. (ISBN 978-2-227-47078-1).
- (en) Tom Holmén (éd.) et Stanley E. Porter (éd.), *Handbook for the study of the historical Jesus*, Brill, 2011, 3652 p., 4 volumes (ISBN 978-90-04-21021-9, lire en ligne (https://www.worldcat.org/oclc/796384794)).
- (en) Amy-Jill Levine (dir.), Dale C. Allison Jr. (dir.) et John Dominic Crossan (dir.), *The Historical Jesus in Context*, Princeton, Princeton University Press, 2006 (ISBN 9780691009926).
- Daniel Marguerat (dir.), *L'aube du christianisme*, Labor et Fides/Bayard, 2008 (ISBN 978-2-8309-1262-3).
- Paul Mattei, *Le christianisme antique de Jésus à Constantin*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2011 (ISBN 978-2200271558).
- Jean-Marie Mayeur, Charles et Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard (dirs.), *Histoire du christianisme*, vol. 1 : *Le Nouveau Peuple (des origines à 250)*, Desclée, 2000 (ISBN 2-7189-0631-6).
- Simon Claude Mimouni et Pierre Maraval, *Le christianisme des origines à Constantin*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Nouvelle Clio », 2007 (ISBN 978-2-13-052877-7).
- Simon Claude Mimouni, *Introduction à l'histoire des origines du christianisme*, Bayard, 2019 (ISBN 978-2-227-49495-4).
- Géza Vermes (trad. de l'anglais par Patrice Ghirardi), *Dictionnaire des contemporains de Jésus*, Paris, Bayard, 2008, 369 p. (ISBN 978-2-227-47693-6).

Historiens et biblistes

- Marie-Françoise Baslez, *Bible et histoire : Judaïsme, hellénisme, christianisme*, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2003 (ISBN 2-07-042418-9)
- Marie-Françoise Baslez, *Jésus : Dictionnaire historique des évangiles*, Paris, Omnibus, 2017 (ISBN 978-2-258-14741-6).
- François Bovon, *Les derniers jours de Jésus*, Genève, Labor et Fides, coll. « Textes et événements », 2004, 2e éd. (ISBN 978-2-8309-1116-9).
- Daniel Boyarin (trad. de l'anglais par Marc Rastoin, Cécile Rastoin, préf. Philippe Barbarin), *Le Christ juif : À la recherche des origines*, Paris, Cerf, coll. « Initiations bibliques », 2013, 190 p. (ISBN 978-2-204-09958-5, OCLC 859444302 (https://worldcat.org/fr/title/859444302)).
- Raymond E. Brown, *Jésus dans les quatre Évangiles : Introduction à la christologie du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1996 (ISBN 978-2-204-05402-7).
- Raymond E. Brown (trad. de l'anglais par Jacques Mignon, préf. Daniel Marguerat), *La mort du Messie : Encyclopédie de la Passion du Christ, de Gethsémani au tombeau : un commentaire des récits de la Passion dans les quatre évangiles*, Paris, Bayard, 2005, 1695 p. (ISBN 978-2-227-35025-0).
- Rudolf Bultmann (préf. Paul Ricoeur), *Jésus : Mythologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1968, 256 p. (ISBN 978-2020031233).
- Régis Burnet, *24 heures dans la vie de Jésus*, Presses universitaires de France/Humensis, 2021 (ISBN 978-2-13-082222-6).
- Hugues Cousin, Jean-Pierre Lémonon et Jean Massonet, *Le monde où vivait Jésus*, Cerf, 2004 (ISBN 978-2-204-07482-7).
- (en) John Dominic Crossan, *The Historical Jesus : The Life of a Mediterranean Jewish Peasant*, New York, Harper Collins, 2010 (ISBN 978-0-06-197821-0).
- (en) James D. G. Dunn, *Jesus Remembered*, Wm. B. Eerdmans Publishing, coll. « Christianity in the Making » (no I), 2003 (ISBN 978-0-8028-3931-2).
- Bart D. Ehrman, *La construction de Jésus : Aux sources de la religion chrétienne*, H&O, 2010 (ISBN 978-2-84547-217-4).
- Bart D. Ehrman (trad. de l'anglais par Jean-Pierre Prêvost), *Jésus avant les évangiles : Comment les premiers chrétiens se sont rappelé, ont transformé et inventé leurs histoires du Sauveur*, Montrouge, Bayard, coll. « Domaine biblique », 2017, 404 p. (ISBN 978-2-227-48913-4, EAN 9782227489134).
- (en) Bart D. Ehrman, Craig A. Evans et Robert B. Stewart, *Can We Trust the Bible on the Historical Jesus ?*, Louisville-Kentucky, Westminster John Knox Press, 2020 (ISBN 978-0-664-26585-4).
- David Flusser et R. Steven Notley (trad. de l'anglais par Gabriel Raphaël Veyret), *Jésus*, Paris-Tel Aviv, L'Éclat, 2005, 283 p. (ISBN 9782841621019).
- (en) Tom Holmén (ed.), *Jesus from Judaism to Christianity : Continuum Approaches to the Historical Jesus 2007*, London, T&T Clarck, 2007 (ISBN 978-0-5670-4214-9).
- Dan Jaffé (préf. Daniel Marguerat), *Jésus sous la plume des historiens juifs du xxe siècle*, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines-Judaïsme », 2009, 412 p. (ISBN 978-2-204-08695-0).
- Alain Marchadour, *Que sait-on de Jésus de Nazareth ?*, Paris, Bayard, 2001, 298 p. (ISBN 2-227-35023-7).
- Daniel Marguerat (éd.), Enrico Norelli et Jean-Michel Poffet (éd.), *Jésus de Nazareth : Nouvelles approches d'une énigme*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le Monde de la Bible » (no 38), 2003 (ISBN 978-2-8309-0857-2).
- Daniel Marguerat, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Paris, Seuil, 2019 (ISBN 978-2-02-128036-4).
- John P. Meier, *Un certain Juif Jésus : Les données de l'histoire*, vol. I : *Les sources, les origines, les dates*, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2004 (ISBN 978-2-204-07036-2).

- John P. Meier, *Un certain Juif Jésus : Les données de l'histoire*, vol. II : *La parole et les gestes*, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2005 (ISBN 978-2-204-07037-9).
- John P. Meier, *Un certain Juif Jésus : Les données de l'histoire*, vol. III : *Attachements, affrontements, ruptures*, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2005 (ISBN 978-2-204-07038-6).
- John P. Meier, *Un certain Juif Jésus : Les données de l'histoire*, vol. IV : *La loi et l'amour*, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2009 (ISBN 978-2-204-08833-6).
- John P. Meier, *Un certain Juif Jésus : Les données de l'histoire*, vol. V : *Enquêtes sur l'authenticité des paraboles*, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2018 (ISBN 978-2-204-11444-8).
- Simon Claude Mimouni, *Jacques le Juste, frère de Jésus de Nazareth et l'histoire de la communauté nazoréenne/chrétienne de Jérusalem du Ier au IVe siècle*, Paris, Bayard, 2015, 615 p. (ISBN 978-2227487017).
- Etienne Nodet, *Le fils de Dieu : Procès de Jésus et évangiles*, Paris, Cerf, 2002 (ISBN 978-2-204-06929-8).
- Etienne Nodet, *Histoire de Jésus ? : Nécessité et limites d'une enquête*, Paris, Cerf, 2003 (ISBN 978-2-204-07264-9).
- José Antonio Pagola, *Jésus : Approche historique*, Paris, Cerf, 2013 (ISBN 9782204132220).
- Armand Puig i Tàrrech (trad. de l'espagnol par Georges Passerat), *Jésus : Une biographie historique*, Desclée de Brouwer, 2016, 840 p. (ISBN 978-2-220-07322-4).
- Michel Quesnel, *Jésus, l'homme et le fils de Dieu*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2008, 231 p. (ISBN 978-2-08-121312-8).
- Peter J. Tomson (trad. de l'anglais par Joseph Duponcheele), *Jésus et les auteurs du Nouveau Testament dans leur relation au judaïsme*, Paris, Cerf, 2003 (ISBN 978-2-204-07123-9).
- Charles Perrot, *Jésus*, Paris, Presses Universitaires de France / Humensis, coll. « Que sais-je ? » (n° 3300), 2019, 7e éd. (ISBN 978-2-7154-0163-1).
- Charles Perrot, *Jésus, Christ et Seigneur des premiers chrétiens*, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ » (n° 70), 1997 (ISBN 978-2-7189-0936-3).
- Charles Perrot, *Jésus et l'histoire*, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ » (n° 11), 1999 (ISBN 978-2-7189-0605-8)
- Jacques Schlosser, *Jésus de Nazareth*, Noesis, 1999 (ISBN 978-2-911606-48-9)
- Jens Schröter (trad. de l'allemand par Marianne David-Burion et Gilles Sosnowski), *Jésus de Nazareth : À la recherche de l'homme de Galilée*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le Monde de la Bible » (n° 74), 2018, 317 p. (ISBN 978-2-8309-1673-7).
- James D. Tabor (trad. de l'anglais par Bernard Cohen), *La véritable histoire de Jésus : Une enquête scientifique et historique sur l'homme et sa lignée*, Paris, Robert Laffont, 2007, 345 p. (ISBN 978-2-221-10614-3).
- Gerd Theissen (trad. Ira Jaillet et A.-L. Finck), *Histoire sociale du christianisme primitif : Jésus, Paul, Jean*, Labor et Fides, coll. « Le Monde de la Bible », 1996 (ISBN 978-2830908145).
- Gerd Theissen (trad. Joseph Hoffmann), *Le Mouvement de Jésus : Histoire sociale d'une révolution des valeurs*, Les Éditions du Cerf, 2006 (ISBN 978-2204080439).
- Gerd Theissen (trad. Jean-Pierre Bagot), *L'ombre du Galiléen : Récit historique*, Cerf, coll. « Lexio », 2015 (ISBN 978-2-204-10451-7).
- (en) Robert Van Voorst, *Jesus Outside the New Testament : An Introduction to the Ancient Evidence*, Grand Rapids, Wm. B. Eerdmans Publishing, 2000 (ISBN 978-0-8028-4368-5).
- Géza Vermes (trad. de l'anglais), *Jésus le Juif : Les documents évangéliques à l'épreuve d'un historien*, Paris, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ » (n° 4), 1977, 298 p. (ISBN 2-7189-0108-X).
- Geza Vermes, *Enquête sur l'identité de Jésus : Nouvelles interprétations*, Paris, Bayard, 2003 (ISBN 2-227-47040-2).

Théologiens canonistes et philosophes

- Charles Harold Dodd (trad. de l'anglais par Paul Andre Lesort), *Le fondateur du christianisme*, Paris, Seuil, 1996 (1re éd. 1972) (ISBN 978-2-02-028513-1).
- Michel Fédou, *Jésus-Christ au fil des siècles : Une histoire de la christologie*, Paris, Cerf, 2019 (ISBN 978-2-204-12565-9)
- Joseph Ratzinger (Benoît XVI), *Jésus de Nazareth*, vol. 1 : *Du baptême dans le Jourdain à la transfiguration*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2017 (1re éd. 2007) (ISBN 978-2-08-142172-1).
- Joseph Ratzinger (Benoît XVI), *Jésus de Nazareth*, vol. 2 : *De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Monaco-Paris, Le Rocher, 2011 (ISBN 978-2-268-07079-7).
- Joseph Ratzinger (Benoît XVI), *Jésus de Nazareth*, vol. 3 : *L'enfance de Jésus*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2017 (1re éd. 2012) (ISBN 978-2-08-142171-4).

Revues

- *Que sait-on de Jésus ?*, revue *Le Monde de la Bible*, hors-série printemps 2009, éd. Bayard.
- *Christologie et histoire de Jésus*, revue *Recherches de science religieuse*, tome 97, mars 2009.
- *Jésus*, revue *Le Point*, coll. *Les grandes biographies*, hors série n° 1, janvier 2009.
- Jean-Pierre Lémonon, *Jésus de Nazareth. Prophète et Sage*, éd. Cerf, coll. *Cahiers Évangile* n° 119, 2002.

- *Jésus au regard de l'Histoire*, revue *Les dossiers d'Archéologie* n° 249, décembre 1999-janvier 2000.

Essais

- Pierre-Antoine Bernheim, *Jacques, frère de Jésus*, Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 2003 (ISBN 978-2-226-14269-6).
- Manuel de Diéguez, *Jésus*, Paris, Fayard, 1985 (ISBN 978-2-213-01520-0).
- Jean Guitton, *Jésus*, Grasset, Paris, 1956.
- Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Corpus Christi : Enquête sur l'écriture des Évangiles*, Mille et une nuits, 1998 (ISBN 978-2-84205-136-5).
- Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus, illustre et inconnu*, Desclée de Brouwer, 2001 (ISBN 978-2-220-04910-6).
- Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, Seuil, 2004 (ISBN 978-2020512497).
- Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus après Jésus*, Seuil, 2008 (ISBN 978-2-7578-1102-3).
- Jean-Christian Petitfils, *Jésus*, Paris, Fayard, 2011 (ISBN 978-2-213-65484-3).
- Christiane Rancé, *Jésus*, Paris, Gallimard, 2008 (ISBN 978-2-07-033944-0).
- James D. Tabor (trad. de l'anglais par Bernard Cohen), *La véritable histoire de Jésus : Une enquête scientifique et historique sur l'homme et sa lignée*, Paris, Robert Laffont, 2007, 345 p. (ISBN 978-2-221-10614-3).
- Xavier Tilliette, *Jésus romantique*, Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ » (n° 85), 2011 (ISBN 978-2-7189-0786-4).
- Paul Verhoeven et Rob van Scheers (trad. de l'anglais par Anne-Laure Vignaux), *Jésus de Nazareth*, Aux forges de Vulcain, 2015 (ISBN 978-2-919176-91-5).

Histoire de l'art

- François Bœspflug, Jean-Michel Spieser, Christian Heck et Valérie Da Costa, *Le Christ dans l'art : Des catacombes au xxe siècle*, Bayard/Le Monde de la Bible, 2000 (ISBN 978-2-227-31724-6).
- François Bœspflug, *Jésus a-t-il eu une vraie enfance? : L'art chrétien en procès*, Cerf, 2015 (ISBN 978-2-204-10426-5).
- Jérôme Cottin, *Jésus-Christ en écriture d'images : Premières représentations chrétiennes*, Labor et Fides, 1990 (ISBN 978-2-8309-0604-2).

Ouvrages anciens

- Blaise Pascal, *Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, publié par P. Faugère, éd. Andrieux, 1846 (texte inédit retrouvé peu avant 1846), ouvrage en ligne (https://books.google.be/books?id=24dYAAAAMAAJ&printsec=frontcover&dq=#v=onepage&q=&f=false).
- Ernest Renan, *Vie de Jésus*, éd. Michel Lévy frères, 1863.
- Albert Schweitzer, *Le secret historique de la vie de Jésus*, éd. Albin Michel, 1967 (éd. orig. all. 1913).
- Charles Guignebert, *Jésus*, éd. Albin Michel, 1933, (réédition 1969).
- Claude Tresmontant, *L'Enseignement de Ieschoua de Nazareth*, éd. Seuil, 1963.
- *Jésus*, recueil de la collection « Omnibus » (Presses de la Cité, 1999) comprenant le texte intégral de quatre ouvrages :
  - Pascal, *Abrégé de la vie de Jésus.*
  - Ernest Renan, *Vie de Jésus.*
  - Edmond Fleg, *Jésus raconté par le Juif errant.*

- François Mauriac, *La Vie de Jésus*.

Voir aussi

Liens internes

Il existe une catégorie consacrée à ce sujet : *Jésus de Nazareth*.

Autres approches de Jésus

- Jésus-Christ
- ʿĪsā
- Jésus selon l'exégèse contemporaine
- Quête du Jésus historique
- Jesus Seminar
- Thèse mythiste (Jésus non historique)
- Point de vue du judaïsme sur Jésus de Nazareth
- Christologie non chrétienne
- Toledot Yeshou
- Santé mentale de Jésus

Articles sur les sources

- Apocryphe biblique
- Bible
- Exégèse biblique
- Sources sur la vie de Jésus de Nazareth
- Testimonium flavianum

Autres articles

- Christologie
- Proches de Jésus
- Messie et Messie dans le judaïsme
- Christianisme primitif
- Représentation de Jésus-Christ dans l'art chrétien
- Trinité
- Unitarisme

Liens externes

Sur les autres projets Wikimedia :

- *Jésus de Nazareth (https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Jesus_Christ?uselang=fr)*, sur Wikimedia Commons
- *Jésus*, sur le Wiktionnaire
- *Jésus-Christ*, sur le Wiktionnaire
- *Jésus historique*, sur le Wiktionnaire
- *Jésus de Nazareth*, sur Wikiquote

- Notices d'autorité : Fichier d'autorité international virtuel (http://viaf.org/viaf/73945424) · International Standard Name Identifier (http://isni.org/isni/0000000120370699) · Système universitaire de documentation (http://www.idref.fr/027325636) · Gemeinsame Normdatei (http://d-nb.info/gnd/118557513) · Bibliothèque nationale de la Diète (http://id.ndl.go.jp/auth/ndlna/00565948) · Bibliothèque royale des Pays-Bas (http://data.bibliotheken.nl/id/thes/p07286978X) · Bibliothèque nationale d'Australie (http://nla.gov.au/anbd.aut-an35246449) · Bibliothèque nationale de Lettonie (https://kopkatalogs.lv/F/?func=direct&local_base=lnc10&doc_number=000097693) · Bibliothèque nationale de Corée (https://lod.nl.go.kr/resource/KAC200901348) · WorldCat (https://www.worldcat.org/identities/lccn-n82042325)
- Notice dans un dictionnaire ou une encyclopédie généraliste : *Deutsche Biographie* (http://www.deutsche-biographie.de/118557513.html)
- Ressource relative aux beaux-arts : (de + en + la) Sandrart.net (http://ta.sandrart.net/en/person/view/15)

Ce document provient de « https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Jésus_de_Nazareth&oldid=200268439 ».